

2



L'ANNEAU DE FER

COMÉDIE EN QUATRE ACTES EN PROSE

PAR

ERNEST SERRET

ACQUÉTES POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASE, LE 6 SEPTEMBRE 1850.



PERSONNAGES DE LA PIÈCE :

LE COMTE HENRI DE MERGIS.....
BERGERIN, valet.....
RICARD DU MARSET.....
JULES DE SAINTE-LUCE.....
UN DOMESTIQUE.....
UN VIEUX DOMESTIQUE.....
Plusieurs autres gens.

MR. ARMAND.....
FRANÇOIS.....
FRANÇOIS.....
GABRIEL.....
TOUTES

CLAIRE DE BIEN.....
AGLÈS DE GRANGE.....
BERTHE DE CHARMEIL.....
MADAME DE SAINTE-LUCE.....
UNE FEMME DE CHAMBRE.....
Quelques dames.

Mme VICHON.....
DEGLER.....
DELAPORTE.....
LAWRENT.....
CONSTANCE

En action au commencement de la pièce, à Paris, pendant la première, la deuxième, et la quatrième act; à Angoulême, pendant la troisième.

— Droits de représentation, de reproduction et de traduction réservés. —

ACTE PREMIER

MADAME DE SAINTE-LUCE. Un miroir très-élégant à l'usage, deux, etc. Au bout d'un certain temps, elle se lève, et va à la droite de la scène. Sur le premier plan, à droite, une porte donne sur la galerie où l'on danse; à gauche, la porte de sortie. Tâchez de vous dire alors d'un coup d'œil tout ce qui se passe dans la chambre, continuez sur le air.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULES se tient, parmi lesquels BERGERIN; puis JULES DE SAINTE-LUCE, et LE COMTE HENRI DE MERGIS sortent subitement de la pièce.

JULES.

« Nous serons seuls : les joueurs de whist n'ont pas les... — Par quel miracle vous voit-on ce soir chez madame Sainte-Luce, vous le savaiez par excellence, vous désirez partout et qu'on ne rencontre nulle part ? »

LE COMTE.

« Ah, mon cher Jules, ne me parlez pas comme à une femme, ou plutôt-moi un éventail. Ma présence chez madame Sainte-Luce s'explique très-naturellement : j'ac-

compagne ma mère et mademoiselle de Charmeil, ma cousine.

JULES.

Vous ne les accompagnerez jamais, c'est votre frère qui est leur cavalier servant. Mais encore que, par hasard, mademoiselle de Charmeil occuperait ce cœur resté désert depuis le départ de certaine danseuse...

LE COMTE.

Vos suppositions n'ont pas le sens commun.

JULES.

Mademoiselle de Charmeil est fort jolie.

LE COMTE.

On la destine à mon frère. C'est une affaire arrangée en famille. Mon frère l'adore. Êtes-vous content ?

JULES.

Non, si vous ne me dites pas pourquoi vous êtes ici.

LE COMTE.

Pourquoi ? pourquoi ? On m'avait parlé des bals de madame de Sainte-Luce, j'ai voulu en juger par mes yeux. — A propos, quelle femme est-ce ?

JULES.

Une femme charmante. Beaucoup d'esprit et pas de préjugés.

LE COMTE, souriant.

Ah !

JULIE.

C'est une femme qui comprend son siècle. Elle a pour mari le facileur enfant du monde qui ne se gêne et ne la gêne en rien. Très-riche, d'ailleurs, et très-considérée. Mais j'y pense, puisque vous ignorez tout cela, ce n'est point pour elle que vous êtes venu. Je connais par cœur mon Henri de Kergis. Ce n'est qu'un motif grave qui a pu vous décider à réparaître dans le monde que vous n'aimiez guères.

LE COMTE.

Et qui me le rend bien.

JULIE.

Comment donc ?

LE COMTE.

Ne dit-on pas que je suis un miré ?

JULIE.

Un ours quo bien des gens voudraient apprivoiser. — Voyons, voyons, soyez franc. Je ne suis curieux que des choses qui intéressent mes amis, et je crois être le vôtre.

LE COMTE, lui serrant la main.

Le meilleur et le plus loyal ! Et je ne sais vraiment pourquoi je dissimule avec vous, quand je devrais rendre grâce au hasard qui nous réunit.

JULIE.

A la bonne heure. Il y a plus d'un an que vous ne m'avez rien dit de vous, de votre vie. Autrement vous m'honoriez avec volentiers de votre confiance. Si vous étiez chez vous ou chez moi, j'y mettais plus de réserve ; nous sommes sur un territoire neutre, et, comme j'ai bien dit, je me sens en veine d'indiscrétion. D'ailleurs vous êtes de ces hommes étranges, mystérieux qui vous provoquent et vous attirent.

LE COMTE.

Puisqu'il vous faut des aveux, vous les aurez complétés. Aussi bien vous avez été le confident de mon premier amour.

JULIE.

Vous êtes encore amoureux ?

LE COMTE.

Oui.

JULIE.

Comme vous l'avez été ?

LE COMTE.

Mille fois d'avantage.

JULIE.

Homme étonnant ! C'est que l'amour, l'amour enthousiaste et naïf, est chose si rare aujourd'hui ! Vous êtes romanesque comme un Anglais. Le nom de votre amour ?

LE COMTE.

Pour vous le dire il faudrait le connaître.

JULIE.

Comment !

LE COMTE.

Vous savez, cher ami, que j'ai su bien des choses des idées bizarres. A vingt-cinq ans j'ai cru à la fidélité d'une danseuse. Vous en avez bien ri.

JULIE.

Et vous me permettez d'en rire encore.

LE COMTE.

Si vous voulez. Mais j'étais naïf de cette femme, j'en avais mille preuves, et sa fidélité me semblait une conséquence invincible de son amour. J'ai donc été réveillé en sursaut, et j'ai dû, pour me distraire, pour me guérir, me livrer à ces courses désordonnées à travers l'Europe. Il m'a fallu trois ans.

JULIE.

J'en aurais été quitte au moins de quinze jours.

LE COMTE.

Je revins à Paris le cœur libre, et je me promis bien de me dédier de l'Opéra.

JULIE.

C'est donc pour cela que vous vous êtes abonné aux Italiens ?

LE COMTE.

Vous voyez que le théâtre m'est funeste, car c'est justement aux Italiens que j'ai vu pour la première fois celle qui tient dans ses mains tout mon avenir.

JULIE.

D'honneur, mon brave Henri, vous m'inspirez un respect profond pour messieurs les romanciers. Je les croyais de grands... inventeurs, et que ces grands amours-là ne naissent que sous leurs plumes. Quant à moi, j'ai toujours choisi mes amours, ma volonté a toujours dirigé mon cœur.

LE COMTE.

C'est que vous n'avez pas aimé. L'amour s'impose, on le subit, la plus ferme volonté n'y peut rien. Il est tout-puissant, et nous sommes de faibles hommes. — J'étais trahi

et maussade ce soir-là. Je regardais vaguement, sans intérêt, s'ouvrir et s'accomplir les loges de la salle. Tout à coup mes yeux se fixèrent sur une baïonnette. Il y avait dans cette baïonnette un vieux monsieur en cheveux gris, une grosse femme d'aspect vulgaire, une grande et blonde demoiselle qui me parut affreuse, et elle !

JULIE rit.

Elle !

LE COMTE.

Mes yeux ne la quittèrent plus. Imaginez-vous la plus gracieuse, la plus adorable créature !... Des traits fins, délicats, des yeux enchanteurs. Ses regards rayonnaient dans l'ombre. Tous ses mouvements avaient une élégance qui contrastait avec les airs bourgeois de son enrouement. Il y avait en elle je ne sais quoi d'étrier. C'était comme une âme égarée parmi ces trois corps. Ces gens-là ne pouvaient lui appartenir en rien, elle ne pouvait être la sœur de cette petite et florissante personne. On le devinait tout d'abord. Vous riez ? Ah ! Je regrette de vous avoir dit ces folies.

JULIE.

Vous interprétez mal mon sourire. J'ai passé l'âge des illusions dorées, et je cours de vous voir encore aussi jeune. Vous avez vu par hasard un spectacle une jeune fille acrobate, et vous l'aimiez !

LE COMTE.

Ce n'est point une jeune fille. Je l'avais vue le premier soir. J'ai découvert depuis qu'elle n'est seule, qu'elle vit seule ; car je l'ai revue plusieurs fois aux Italiens, au bois, dans sa voiture. Elle demeure... Je sais où elle demeure, et je n'ai pas osé demander son nom.

JULIE.

C'était pourtant le plus court moyen de le savoir. Et quels sont vos projets ?

LE COMTE.

Mais de lui parler, de me déclarer...

JULIE.

Et de l'épouser, si elle est libre ?

LE COMTE.

Si elle est libre ? A quel allez-vous penser ? Je vous ai dit qu'elle est toujours seule, qu'elle vit seule, qu'elle est veuve.

JULIE.

Ah ! vous savez qu'elle est veuve ?

LE COMTE.

Non, mais... cela est certain.

JULIE.

Que voilà bien une certitude d'amoureux ! N'importe, je me réjouis que vous m'ayez fait cette confidence. Je me défile de ces belles passions de hasard qui ne reposent que sur les yeux. J'aurai du sang-froid pour vous. Mais, encore une fois, tout cela ne me dit pas pourquoi vous êtes ici, et j'y reviens.

LE COMTE.

C'est que l'autre soir j'ai vu madame de Sainte-Luce lui rendre une visite dans sa loge...

JULIE.

Et vous en avez couché qu'elle serait au bal de madame de Sainte-Luce. Ah ! fort bien, fort bien. Me voilà enfin satisfait, mais vous avouerez que ce n'est pas sans peine.

SCENE II.

LES MÊMES, MADAME DE SAINTE-LUCE.

MADAME DE SAINTE-LUCE, allant à une des tables du bal.

Ah ! je vous y prends, monsieur Bergerin ! Vous confisquez mes cavaliers au profit de vos plaisirs, vous sacrifiez notre pauvre danse à votre horrible whist.

BERGERIN.

Je vous jure, Madame...

MADAME DE SAINTE-LUCE.

Oh ! je ne vous cède plus. (Aux autres joueurs.) Messieurs, abandonnez ce pécheur endurci à vos redoublées danses.

BERGERIN.

Mais j'étais dans une venue superbe.

MADAME DE SAINTE-LUCE.

Tant pis pour vous ! (Aux autres joueurs.) Messieurs, venez à l'heure et continuez de danser avec Bergerin.

LE COMTE, bas à Jules.

Eh ! ce vieux Monsieur est justement celui qui accompagnait...

JULIE.

C'est maître Bergerin, la fleur des notaires de Paris, un homme antique. Sa femme était sans doute le chaperon respectable à l'aspect vulgaire, et sa fille...

LE COMTE, souriant.

Il n'a qu'une fille ?

JULES, continuant.
La jeune fille affreuse...

LE COMTE.
Tâchez donc de vous informer auprès de lui...

MADAME DE SAINT-LUCE, à Jules et au comte.
Eh! quoi, Messieurs, vous aussi? Vous désertez, vous êtes sans pitié pour toutes ces jeunes filles qui se sont confiées à votre intention et qui restent sur nos banquettes! Je vous en prie, moins de rigueur. Elles trouveront mon bon accueil, si elles ne voient pas clairement que vous les trouvez charmantes. Votre cousin vous réclamait tout à l'heure pour cette polka, monsieur le comte. Quant à vous, Monsieur...

JULES.
Mais c'est avec vous que je dois polker, Madame.
MADAME DE SAINT-LUCE, lui prenant le bras.
C'est juste.

SCÈNE III.

LES MÊMES, EDGAR.

EDGAR, se levant.
Ma tante, ma petite tante, préservez-moi donc à madame de Fontalbert.

MADAME DE SAINT-LUCE.
Non, Monsieur, vous êtes beaucoup trop compromettant, et je tiens à vos jours. Son mari est jaloux comme un tigre.

EDGAR.
Bah!... Bonsoir, cher maître. (à voix basse.) Je ne polkerai pas, il n'y a ici que des petites filles, et je voudrais vous demander quelques renseignements.

BERGERIN.
A vos ordres, Monsieur, à vos ordres.

JULES.
J'aurai aussi à vous parler après la polka, Monsieur Bergerin. (Il va rejoindre madame de Saint-Luce.)

MADAME DE SAINT-LUCE, à quelques jeunes gens qui s'étaient mis sur tables de côté.

Allons donc, Messieurs, décadez-vous de bonne grâce. Mon Dieu, qu'on a de peine à faire danser les hommes aujourd'hui!

SCÈNE IV.

BERGERIN, EDGAR.

EDGAR.
Monsieur Bergerin, vous êtes un notaire modeste, on ne risque rien de suivre ses conseils et de mettre ses intérêts entre vos mains. C'est ce que ma petite tante me répète sans cesse. Aussi je viens vous consulter sur une affaire grave dans laquelle j'hésite à m'embarquer.

BERGERIN.
Si mes faibles lumières peuvent vous être utiles, disposez de moi.

EDGAR.
Vous connaissez M. et madame Fontalbert?

BERGERIN.
Oui, Monsieur.

EDGAR.
Quelle est la fortune de ces gens-là?

BERGERIN.
Une fortune superbe, des terres, des châteaux, des maisons. M. de Fontalbert a plus de cent mille francs de rente.

EDGAR.
C'est admirable. Et il est généreux envers sa femme?

BERGERIN.
Le grand train qu'elle mène et l'élégance de ses toilettes ont dû vous édifier là-dessus.

EDGAR.
C'est juste. Mais c'est qu'on m'avait dit, voyez-vous, que madame Fontalbert possédait une somme moins légitime, et, comme malgré l'intérêt qu'elle m'inspire, je n'ai point l'intention de me ruiner pour elle...

BERGERIN.
Monsieur, je crains de vous comprendre. Apprenez qu'on demande à un notaire des renseignements sur la fortune des jeunes personnes et non sur celles des femmes mariées.

EDGAR.
Ah! l'honnête homme! l'honnête homme! Apprenez à votre tour, monsieur Bergerin, que les femmes mariées sont les seules qui m'occupent. Ne me parlez pas des demoiselles, ni même des veuves. Elles portent tout au front ce mot affreux : Épouse-moi! Elles ne songent qu'à trouver une dupe, et il y a toujours derrière elles un oncle ou un frère qui vous crie le pistolet au poing : « Épousez, épousez, ou je vous brûle la

cervelle! » Mais les femmes mariées, les femmes mariées! Vous conviendrez avec moi qu'on ne les épouse jamais.

BERGERIN.
Monsieur Edgar, vous m'avez demandé un renseignement, je vais vous donner un avis. La gravité de mon caractère ne me permet pas d'écouter de semblables choses. Je vous prie à l'avenir de me les épargner. Je vous engage, en outre, à ménager un peu vos expressions, lorsque vous venez chez moi. L'autre jour madame Bergerin a été fort scandalisée de votre conversation, et comme nous sommes une fille...

EDGAR.
Charmante.

BERGERIN.
Qui entre dans sa dix-septième année.

EDGAR.
Et qui fera dans six mois une femme adorable.

BERGERIN.
C'est possible. Mais je pourrais bien de vous signaler à mon gendre comme le jeune homme le plus...

EDGAR.
Le plus?... Dites le mot.

BERGERIN.
Monsieur, nous ne parlons pas la même langue.

EDGAR.
Vous ne parlez donc pas français?

BERGERIN.
Monsieur Edgar!...

EDGAR.
Ne vous fâchez pas. La polka est finie, et vous allez être débarrassé de moi.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MADAME DE SAINT-LUCE, au bras de JULES; BERTHE DE CHARMIL, au bras de COMTE, plusieurs messieurs, plusieurs dames.

MADAME DE SAINT-LUCE.
Six grandes demoiselles sont restées sur leurs chaises. Je vous en veux de m'avoir fait danser.

JULES, à voix basse.
Ne me reprochez pas ce boutfeur.

MADAME DE SAINT-LUCE.
Ah! bonheur! Vous employez ces grands mots-là?

JULES.
J'emploie les mots qui expriment ma pensée.

MADAME DE SAINT-LUCE.
Taisez-vous! Est-ce qu'on exprime sa pensée... au bal? (A Berthe.) Vous cautez avec ce mauvais sujet?

EDGAR.
Nous ne cautions plus, nous étions sur le point de nous pendre aux cheveux.

MADAME DE SAINT-LUCE, à Bergerin.
Contez-moi donc cela! (Elle remonte près de la chemise avec Bergerin, Edgar et Jules; d'autres groupes circulent dans la salle.)

BERTHE, au comte, à voix basse.
Que voulez-vous que je dise? Je n'en suis pas davantage : c'est mademoiselle Claire de Marville. Nous nous sommes connues au Sacré-Cœur. Je la rencontre ce soir en polka avec vous, je m'écrie : « Tenez! c'est Claire! » « Bonsoir, Berthe, » me dit-elle. Et nous reparlons. Pourquoi? C'est que vous polkez à merveille, et que je n'ai pas voulu vous faire grâce d'une mesure, voilà. (Tout en parlant, elle est allée s'asseoir à gauche, et la comte s'assied près d'elle.)

LE COMTE.
Vous êtes trop polie, ma cousine.

BERTHE.
Non, je ne suis pas polie, je suis sincère, vous polkez très-bien. Ce n'est pas comme votre fièvre. Ce pauvre Louis! Il perd la mesure à toute minute, c'est un supplice de polker avec lui.

LE COMTE.
Oh! mais il cause si bien, il a tant d'esprit!

BERTHE.
Oh! ne me parlez pas de son esprit! Il ne lui sert qu'à discuter, nous ne sommes jamais d'accord. En musique, il ne comprend que Meyerbeer; moi, je suis comme vous, je n'aime que Rossini. En peinture, j'ai comme vous aussi un faible pour Raphaël; il ne voit, il n'admire que Rubens et l'Ecole Flamande.

LE COMTE.
Cette demoiselle de Marville à laquelle vous avez dit bonsoir est mariée?

BERTHE.
Mais je vous répète que je n'en sais rien, puisqu'il y a trois ans qu'il ne l'ai vue. Vous êtes bien singulier ce soir! Tenez, la voici.

SCÈNE VI.

LES MÈRES, CLAIRE, au bras d'un vieux Monsieur, venant de la gauche à droite.

CLAIRE.

Je vous remercie, Monsieur, j'espérois enfin madame de Sainte-Luce.

MADAME DE SAINTE-LUCE, allant à elle.

Chère Madame! vous vous êtes décidée à réparaître dans le monde. Que je vous suis gré d'avoir fait votre rentrée chez moi!

CLAIRE.

Je ne pouvais mieux choisir, Madame.

MADAME DE SAINTE-LUCE.

A propos, vous savez que je suis veuve? Mon mari retourne à Nice. Vous concevez bien qu'il n'y va plus maintenant pour l'un et le soleil, il se porte à ravir.

CLAIRE.

Je m'en réjouis pour vous, sa santé vous a longtemps tourmentée.

MADAME DE SAINTE-LUCE, étonnée.

Moi! oui, oui, c'est juste.

CLAIRE.

Pardonnez-moi mademoiselle de Charneil que j'ai reconnue tout à l'heure. J'étais sa mère au couvent.

MADAME DE SAINTE-LUCE.

Vous allez renouer connaissance.

BERTHE, à Claire.

Oh! j'ai bien des choses à te dire et bien des questions à te faire. (Elles s'embrassent et se dirigent vers la droite.)

EDGARD, bas à Jules et à Berthe.

L'inséparable figure et les beaux yeux! Oh diable ma tante a-t-elle été dénicher tous ces pâles oiseaux? La connaissez-vous?

JULES.

Non. (Il passe devant elle, s'élance et se trouve alors sur la droite devant l'autre côté du salon.)

EDGARD.

Où, cher notaire?

BERTHE.

Je la connais, moi.

EDGARD.

Elle vous la nommez?

BERTHE.

Madame de Rieux.

EDGARD.

Rieux? Je connais beaucoup un sportman de ce nom. C'est une femme mariée?

BERTHE.

Non, non, c'est une veuve.

LE COMTE, qui est redressé pris d'aise, dit à part avec joie.

Ah!...

EDGARD, triste.

C'est dommage.

BERTHE, à part.

Il allait se précipiter comme le loup sur sa proie.

LE COMTE, bas à Jules.

C'est elle!

JULES.

Je vous en fais mon sincère compliment.

CLAIRE, apercevant Berthe.

Eh! bonsoir, comment allez-vous? (Elle lui tend la main.)

BERTHE.

Bien, très-bien, Madame.

MADAME DE SAINTE-LUCE.

Mais c'est donc l'homme universel que ce Bergerin? Vous le connaissez?

CLAIRE.

Depuis que je suis au monde. C'est un vieux ami de ma famille.

BERTHE.

Madame... (Il s'assied près d'elle à la place que vient de quitter Berthe.)

CLAIRE.

J'ai vu madame Bergerin et mademoiselle Juliette qui est en beauté ce soir.

BERTHE.

Vous me flattez. Et madame votre sœur? Avez-vous reçu de ses nouvelles?

CLAIRE.

Oui, et elle m'engage comme toujours, cette bonne Agnès, à quitter Paris, à venir m'installer auprès d'elle à Dieppe. Ce serait en effet, dans la situation où je me trouve, le parti le plus convenable.

BERTHE.

Je le crois comme vous.

MADAME DE SAINTE-LUCE.

Qu'entendez-vous! mais c'est une rechute. Mais vous voilà retombée dans vos idées de l'autre jour quand vous refusiez obstinément de paraître à mon bal. Quitter Paris, vous? ce serait la fin du monde. D'abord vous nous appartenez, nous ne vous laisserons point partir. Si vous savez quel effet vous produirez ce soir! On vous avait conçue haïssable, mais le malheur nous sied si bien à nous autres femmes! Comme elle est triste, me disait-on tout à l'heure, comme elle est charmante!

CLAIRE.

Quelle folie!

MADAME DE SAINTE-LUCE.

Non, parole d'honneur. A votre place, moi, non contente de me montrer dans tous les bals, je voudrais en donner moi-même.

BERTHE.

Dans sa position! y pensez-vous, Madame?

MADAME DE SAINTE-LUCE.

Certainement, j'y pense. N'est-elle pas jeune, belle, riche et libre? Je vous donne un bal, Madame, je vous demande de me le rendre.

CLAIRE.

Que vous êtes aimable et bonne!

BERTHE, à part.

Voilà qui ne vaut rien.

BERTHE, revenant.

C'est une valse. (A Claire.) Valez-vous?

CLAIRE.

Mais oui.

LE COMTE.

Madame veut-elle me faire l'honneur de valser avec moi?

CLAIRE, hésitant.

Monsieur...

BERTHE.

Oh! tu peux accepter. Monsieur est mon cousin, le comte de Kergis, un valleur accompli.

MADAME DE SAINTE-LUCE.

Un fort aimable homme, un peu fanatique...

CLAIRE, acceptant l'invitation du comte.

Avec plaisir, Monsieur.

MADAME DE SAINTE-LUCE, à Berthe.

Venez, chère petite. Vous ne valseriez pas, je vais vous reconduire auprès de madame votre tante.

BERTHE.

Nous les verrons valser.

BERTHE, bas à Jules.

Faites-vous un whist?

JULES.

Non, mais vous m'avez promis un moment d'audience...

BERTHE.

A vos ordres, Monsieur, à vos ordres.

SCÈNE VII.

CLAIRE, LE COMTE.

(Musique de valse.)

CLAIRE.

Il y a beaucoup d'amateurs. Si je laissais ici mon bouquet et mon éventail?

LE COMTE.

Je vais les mettre là. (Il les pose sur la cheminée.)

CLAIRE.

Merci... Berthe est une charmante enfant que je suis bien aise d'avoir retrouvée. Vous êtes son cousin, n'a-t-elle dit?

LE COMTE.

Oui, Madame, son cousin-germain, etc... (Il sort arrivant près de la porte à gauche.)

CLAIRE, s'adressant.

Que de monde! oh! voyez donc. Il est impossible... et voici encore d'autres groupes qui arrivent, qui se pressent! Je suis effrayée. Excusez-moi, Monsieur, j'ai accepté votre invitation et je vous prive du plaisir de la valse. Mais il n'y a vraiment pas moyen de se risquer. (Le saluant.) Monsieur...

LE COMTE.

Pardonnez, Madame, si nous ne valsons pas, nous pouvons danser.

CLAIRE, après l'avoir regardé.

Causons, Monsieur. (Elle s'assied près de la cheminée.)

LE COMTE s'assurant de l'autre côté.

Madame... (Il s'assied de l'autre côté.)

CLAIRE.

Vous voyez que vous m'avez fait une proposition imprudente. On peut très-bien valser avec une personne qu'on ne connaît pas, mais pour danser il faut se connaître.

LE COMTE.

Je vous connais, Madame, et j'osais même dire que nous nous connaissions.

CLAIRE.

C'est la première fois que vous m'adressez la parole.

LE COMTE.

Où! Mais n'êtes-vous pas souvent aux Italiens dans une balanoire à droite de la scène?

CLAIRE.

C'est vrai.

LE COMTE.

N'allez-vous pas presque tous les jours au bois, seule dans un élégant coupé, livrée verte, chevaux bais?

CLAIRE.

C'est vrai. Et maintenant je me rappelle votre figure. Je vous ai vu au bois et aux Italiens. J'avais même cru vous reconnaître lorsque vous m'avez intrigué. Mais j'ai vraiment cherché dans ma mémoire... Cependant, pour s'être rencontré quelquefois à distance, il n'en est pas moins difficile de causer ensemble.

LE COMTE.

Pourquoi donc, Madame? N'y a-t-il pas mille sujets dont on parle à première vue?

CLAIRE.

Où! sans doute, la conversation de contredanse. Mais comme paraissent trop sérieux, Monsieur, pour vous plaire à cette conversation-là.

LE COMTE, se levant et s'approchant de la chaise.

Vous me permettez, Madame, de n'être point de votre avis, j'adore la conversation du bal. Ne connaissant pas la personne à laquelle on parle, on ne peut s'entretenir de ces médiocrités, de ces colonnades, de ces mille riens odieux et charmants qui défraient nos sociétés intimes. On est obligé de se tenir dans les hautes régions de la connerie, dans les généralités. On parle poésie, musique, peinture. Et, d'ailleurs, on n'a point échangé dix paroles qu'on sait déjà si l'on s'entend, si l'on se comprend. On le sait même quelquefois avant le premier mot. Il suffit d'un regard, d'un geste, d'un sourire. Par exemple, je vous ai vue l'autre soir applaudir à la romance du Saule d'une façon qui m'a pleinement édifié sur votre goût musical.

CLAIRE.

Vous vous trompez, Monsieur, je n'applaudis jamais au théâtre.

LE COMTE.

Vous pleuriez, Madame.

CLAIRE.

C'est vrai. La voix de Desdemona m'a été ce soir-là jusqu'au fond de l'âme. — Mais cette valse est délicieuse. Voyez donc, Monsieur, il y a peut-être moins de moule à présent. (Ils se lève et descendent sur le devant à gauche où elle s'assied. Elle sonne sa sonnette et la porte de la galerie se rouvre.) Non?

LE COMTE.

Il y a foule, c'est une vraie fureur. Décidément il vaut mieux y renoncer.

CLAIRE.

Seriez-vous parent du comte de Kergis, auteur d'une relation en Suède et en Norvège?

LE COMTE.

C'est moi-même, Madame.

CLAIRE.

Quoi c'est vous, Monsieur? J'ai lu votre ouvrage avec le plus vif intérêt. On sent que ce n'est point un auteur qui écrit, que vous n'avez eu d'autre but que de faire partager à vos amis vos impressions et vos plaisirs. Car l'ouvrage n'a pas même paru pour le public, on n'en a tiré qu'un petit nombre d'exemplaires. C'est une de mes amies qui me l'a prêté.

LE COMTE.

Vous voyez bien que nous ne sommes pas aussi étrangers l'un à l'autre que vous le pensez d'abord. Mes impressions de voyage ne vous ont donc pas trop étonnée?

CLAIRE, se levant.

Au contraire, elles m'ont donné l'envie de voyager et de visiter le nord de l'Europe. Si je puis décider ce printemps une de mes amies à m'accompagner....

LE COMTE, l'interrompant.

Madame est libre?

CLAIRE.

Où! libre comme l'air. Je n'ai plus d'autre parent qu'une sœur mariée à Dieppe. Je m'appartiens et je puis disposer à ma guise de l'emploi de mes années.

LE COMTE.

Je voudrais que cette valse se prolongeât bien longtemps encore; mais on ne me consultera point, et, avec cette musique qui nous berce et me emporte dans le pays des rêves, va

peut-être aussi cesser un entretien que j'appellais de tous mes vœux.

CLAIRE.

Monsieur!...

LE COMTE.

L'occasion que le hasard m'a offerte ne se représentera plus. Que je n'en perde pas tout le fruit! Me permettez-vous, Madame, de chercher à vous revoir?

CLAIRE.

Je suis très-flattée, Monsieur, de l'honneur que vous voulez me faire. Mais je vous avoue que je vis très-sévre, très-rétirée.

LE COMTE.

Voici déjà quelques personnes, la valse est finie, je ne sais comment m'exprimer et je crains que cette précipitation ne vous déplaît. Je me vous dirai pas les sentiments que vous m'inspirez, et avec vous paraîtrai bien prompt et bien hardi; mais vous m'avez dit que vous êtes libre, et, avant de vous offrir mon cœur, j'ose vous demander....

CLAIRE.

Achevez, Monsieur, l'aventure est trop singulière pour que je ne sois pas curieuse d'en apprendre le dénouement. Vous osez me demander?...

LE COMTE, d'une voix grave.

La faveur d'aspirer à votre main.

CLAIRE.

A ma main! De tout autre une pareille demande serait une injure, mais je connais la sincérité et l'élévation de votre caractère, Monsieur le comte. On m'a beaucoup parlé de vous. Je veux croire que vous ignorez ma position, j'en suis sûre même, et c'est pourquoi je n'ai qu'un mot à vous répondre: je suis mariée.

LE COMTE.

Mariée!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, VALEURS ET VALEUSES, BERTHE.

BERTHE.

Que vous est-il donc arrivé? Comment! Je vais vous voir valser, et on ne vous aperçoit plus! Où tant? Qu'êtes-vous devenus tous deux?

CLAIRE.

Mon Dieu! Je le dirai qu'il nous a été impossible de fuir la foule et de nous glisser parmi les valeurs. Monsieur m'a proposé de danser pour tuer le temps.

BERTHE, bas.

N'est-ce pas qu'il cause bien?

CLAIRE.

Mais oui, très-bien. (Au comte.) Veuillez avoir l'obligeance de me rendre mon éventail et mon bouquet. (Il va les chercher.)

BERTHE.

Madame de Sainte-Luce m'a tout dit. Pauvre Claire! Quel malheur à l'ouïe!

CLAIRE, en comble qui lui remet ce qu'elle a demandé.

Merci, Monsieur le comte. (Il s'écarter et s'adresse.)

BERTHE.

Qu'a-t-il donc?

CLAIRE.

Rien, à moins que la chaleur du bal.... On étouffe ici.

BERTHE.

Si tu savais comme il est bon! Ce n'est pas parce qu'il est mon cousin, mais il n'a point son pareil au monde. Eschère de ses devoirs, de sa parole, tout à ses amis, et instruit, instruit! Je ne lui connais qu'un défaut, il est trop froid.

CLAIRE.

Ah!

BERTHE.

Je le lui reproche souvent en riant, il se moque de moi, et alors il me prend des envies de pleurer.

CLAIRE.

Comment! Est-ce que?...

BERTHE.

J'irai te voir. Quel jour restes-tu chez toi?

CLAIRE.

Le mardi.

BERTHE.

A mardi.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BERGERIN, MADAME DE SAINTE-LUCE, ETC.

MADAME DE SAINTE-LUCE, à Claire.

Qu'avez-vous donc fait à M. Fleuri de Kergis? Il vient de rentrer dans le bal pâle comme un mort.

CLAIRE.
Il se sentait très-souffrant en effet.

BERTHE.
Tu ne m'as point dit cela ? Mon Dieu ! serait-il malade ?
MADAME DE SAINT-LUCE, souriante.
Quelle émotion !

BERTHE.
C'est mon cousin, Madame. Elle rentre en courant dans la galerie.

MADAME DE SAINT-LUCE, seule.
Ah ! c'est différent. (A Claire.) Mais que je vous dise ce que je viens d'apprendre et comme vos projets de fuite et de retour seraient interprétés par une certaine personne dont j'ose à peine prononcer le nom devant vous. (Elles sont seules à droite.)

SCÈNE X.
LES MÊMES, EDGARD.

EDGARD.
Monsieur Bergerin, monsieur Bergerin ! un mot, s'il vous plaît.

BERTHE.
Que me voulez-vous encore ?

EDGARD, bas.
Vous m'avez rhumatisé-moi et troué. Cette jolie personne est point une veuve, c'est une femme malade.

BERTHE.
Eh bien ! Monsieur, après ?

EDGARD.
En seriez-vous jaloux par hasard ?

BERTHE.
Non !

EDGARD.
Dame ! vous êtes peut-être son notaire.

BERTHE.
Monsieur, je vous prie de respecter mon état (Edgard remonte vers la fin.)

CLAIRE, qui descend au salon de Sainte-Luce avec une émotion croissante
(Elle se sevrant.)

Il devrait bien au moins me faire la grâce de m'oublier !

BERTHE.
Qu'avez-vous ? Qu'y a-t-il ?

MADAME DE SAINT-LUCE.
Ah ! c'est que je répétais à Madame certains propos tenus sur son compte par M. de Rieux.

PAR M. de Rieux ! (A Claire.) Eh ! que vous importe l'opinion de cet homme ?

CLAIRE.
Ce qu'il m'importe, ce qu'il m'importe ! Je ne veux pas honorer gain de cause à ses railleries, à ses outrages. Il prétend que ma place n'est point à Paris, que le monde ne me convient point, que je suis faite pour la province. Eh bien ! j'hésite encore, cela me décide. Je resterai à Paris, j'ai dans le monde, j'ai dans mon salon, et vous serez mes juges ! Vous me demandez un bal, chère Madame ? Je vous le promets, je vous le donne, et il sera brillant et il y aura foule, et je vous en ai fait bien le plus bel possible, dans quinze jours si vous voulez, dans huit jours s'il le faut. (Berthe vient d'accourir au bout du couloir, et se tenait près de Claire et de Madame de Saint-Luce.)

MADAME DE SAINT-LUCE.
Mais quelle excellente idée j'ai eu de vous dire cela !

BERTHE.
Oui, l'idée est admirable et le résultat merveilleux !

MADAME DE SAINT-LUCE.
Vous aurez besoin de cavaliers, de ne vous jamais cher vous un seul homme. Quand je dis un seul homme, je parle des autres gens. Permettez que je vous présente mon oncle, un oncle qui pourrait être mon oncle.

CLAIRE.
Volontier.

MADAME DE SAINT-LUCE.
Edgard, Edgar ?

EDGARD.
Ma tante ?

MADAME DE SAINT-LUCE.
Saluez Madame, et demandez-lui la permission d'aller la voir.

EDGARD.
Quoi ! Madame, j'aurais l'insigne faveur...

CLAIRE.
Avec plaisir, Monsieur, quand vous aurez une heure à perdre...

MADAME DE SAINT-LUCE.
Une heure ! si la toute sa vie à perdre, il ne fait rien. Vous partez déjà ? Il n'est que deux heures.

CLAIRE.
J'ai perdu l'habitude des longues veilles. Il est temps que je me retire.

MADAME DE SAINT-LUCE.
Edgard, offrez votre bras à Madame.

EDGARD, s'embrassant.
Comment donc, ma tante.

BERTHE.
C'est inutile, ne vous dérangez pas, Madame se contentera du manch.

CLAIRE.
Certainement. J'aime à m'appuyer sur vous, mon vieil ami.

EDGARD, à part.
O le traitre !

CLAIRE, à Berthe.
Au revoir. Je compte sur la promesse.

BERTHE.
Oui, oui. — Vous saluez-vous mieux, Henri ?

LE COMTE.
Beaucoup mieux.

BERTHE.
Venez-vous ?

LE COMTE.
Non. Louis vous reconduira. Dites à ma mère de ne point m'attendre.

BERTHE.
Il était convenu que vous nous ramèneriez.

LE COMTE.
Je ne le puis.

BERTHE.
Mais...

LE COMTE.
Excusez-moi.

BERTHE.
C'est bien, Monsieur. (A part.) N'est-ce pas ennuyeux ? On arrive ensemble et on s'en va seul. (Elle sort avec le bol. Claire est sortie avec M. Bergerin. Madame de Saint-Luce les a reconduits. Le salon est à peu près vide.)

SCÈNE XI.
LE COMTE, JULES.

JULES.
Enfin nous disposons d'un peu de solitude ! J'ai recueilli les plus amples renseignements.

LE COMTE.
Moi aussi.

JULES.
On m'a dit beaucoup de choses.

LE COMTE.
Je sais la chose importante.

JULES.
Laquelle ?

LE COMTE.
Elle est mariée.

JULES.
C'est madame de Saint-Luce qui vous l'a dit ?

LE COMTE.
Non, c'est elle. Je me suis déclaré.

JULES.
Peste ! vous n'avez point perdu de temps.

LE COMTE.
N'est-ce pas ?

JULES.
Votre sourire me fait mal. L'horizon est moins sombre que vous ne croyez. Madame de Rieux est libre.

LE COMTE.
Puis-je ?

JULES.
Elle est séparée de son mari.

LE COMTE.
Séparée !...

JULES.
La séparation légale, c'est presque la divorce.

LE COMTE.
Savez-vous les causes de cette séparation ?

JULES.
Les torts de son mari qui est, dit-on, un fort vilain monsieur ; joueur effréné, sportman enragé, entraîneur et conteur... Vous pouvez entendre ces mots-là comme vous voulez. On lui prête en outre des idées qui n'ont paru un peu trop orientales pour notre vieux Occident. Il a des goûts changeants et variés ; il estime les Anglaises, admire les Italiennes et comprend sans difficulté les Allemandes. Il aurait voulu transfor-

mer la maison conjugale en harem et que son épouse légitime y eût en paix avec... l'univers. La conclusion de tout cela est que madame de Rieux n'a jamais rien eu à se reprocher. C'est une femme à principes sévères, d'une réputation sans tache, aussi blanche, aussi pure que les anges.

LE CÔTE, avec un éclat de joie.

Vraiment ?

JULES.

Cela vous fait plaisir ?

LE CÔTE.

Oui, puisque je voulais l'épouser.

JULES.

C'est juste. (On entend une rumeur.) J'ai invité pour cette nuit une grande Anglaise blonde. Quand je dis blonde... Heureux.

LE CÔTE.

Non, je reste un moment encore à cette place.

JULES.

Où elle vous a parlé ?

LE CÔTE.

Oui.

JULES.

C'est donc toujours aussi sérieux ?

LE CÔTE.

Plus sérieux que jamais.

JULES.

Savez-vous, mon cher, que vous commencez à m'inquiéter beaucoup ? Si vous étiez sage, vous renoncerez à cette femme. Avec un caractère comme le vôtre on se brie contre les obstacles ; on ne sait pas les tourner. Je prévois pour vous une série de catastrophes... Venez plutôt, je vais vous présenter à la petite baronne de Laugues, et vous me ferez vis-à-vis.

LE CÔTE.

Merci, je pars.

JULES.

Préférez-vous venir souper au Café Anglais avec deux jeunes personnes de ma connaissance ?

LE CÔTE.

Adieu.

JULES, se retournant.

Quel homme ! Attendez-moi du moins. Nous causerons d'elle, je vous dirai ce que je sais.

LE CÔTE.

Ah ! vous savez autre chose ? Je vous attends.

JULES.

A la bonne heure ! (à part) Décidément, c'est une passion. (Il rentre dans le bal. Le musique décline.)

ACTE DEUXIÈME

Le salon de madame de Rieux. Porte au fond. À droite sur le second plan, la chambre de Claire ; une fenêtre sur le devant à gauche. Sur le premier plan à droite, un couloir en face de la fenêtre, est garni devant le couloir, une cloison basse. Une autre table près de la fenêtre ; chaises, fauteuils, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAIRE, seule.

Le beau jour ! Le beau jour ! Et être obligée de rester chez soi, de recevoir ! Ah ! il me tarde d'être à la campagne, dans l'air pur, au bord du lac ! (Elle s'assied sur le canapé.) Cette vie de tumulte et de plaisirs, qui pendant quelques jours m'a paru si charmante, commence à me peser, à m'irriter, car je le rencontre partout, il est toujours là. À cette fête que j'ai donnée il a fallu l'inviter, à chaque fois il faut lui parler, l'entendre, lui accorder une valise. Je ne val-rais plus. M. Bergier avait raison, j'aurais dû retourner à Dieppe. Car enfin je suis seule ici ; ma famille, tout ce qui m'est cher est là-bas. Je suis seule, maîtresse de ma vie, à vingt ans, et ma vie est perdue ! Ah ! si je me replonge dans ces idées sombres... Lisons. (Elle va prendre un livre sur la table.) Encore ce livre ! Pourquoi ma main l'a-t-elle choisi ? Qu'ai-je à faire de la Norvège et de ce touriste mélancolique ? Je l'ai lu d'ailleurs et relu. Il est temps que je le renvoie à la personne qui me l'a prêté. (Elle va pour ouvrir sa valise.) Il y a des coïncidences bizarres, des rencontres inouïes ! J'avais lu ce livre le matin, et c'est le soir au bal... Cet homme est son sous son apparence grave. Me demander ma main ! C'est dommage, il a bien du talent. (Elle se rassemble et lit.)

SCÈNE II.

CLAIRE, LE DOMESTIQUE, puis BERTHE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Mademoiselle de Charmeil.

CLAIRE.

Berthe ! Cachez ce livre. Que penserait-elle ? (Elle glisse le livre sous un des coussins du canapé.)

BERTHE.

Bonjour. (Elle s'assied sur sa chaise haute au Rec de Châles.)

CLAIRE, l'embrassant.

Bonjour, chère petite.

BERTHE.

Que c'est heureux que ma tante ait justement une connaissance dans la maison que tu habites ! Pendant qu'elle monte au second, elle me permet de faire une petite station au premier, et comme il est de bonne heure, j'ai pensé qu'aujourd'hui du moins nous serions seuls un instant.

CLAIRE.

Tu ne t'es pas trompée.

BERTHE.

Mardi dernier ton salon était plein ; quand nous nous rencontrons le soir, c'est devant cent personnes, et tu as tant de choses intimes à me conter ! D'abord ton mariage.

CLAIRE.

Mon mariage ! Tu as raison, il vaut mieux commencer par mes tristes confidences : les tiennes seront plus gaies.

BERTHE.

Peut-être.

CLAIRE.

Comment !

BERTHE.

Ce n'est point encore de moi qu'il s'agit.

CLAIRE.

Eh bien ! ma chère, à ma sortie du couvent, j'avais seize ans à peine, on me présenta M. Alphonse de Rieux. Il paraissait tout-épris de moi. Je ne puis dire, comme tant d'autres, qu'on fit violence à mon cœur. Il me prit, et malgré les objections de ma sœur à laquelle il ne plaisait point, des amis officieux blâmèrent cette union qu'ils appelaient mon bonheur. Six semaines après il y avait déjà des nuages dans notre ciel, et au bout d'un mois plaids en séparation.

BERTHE.

Ton mari était donc bien méchant ?

CLAIRE.

Mon Dieu, non. Il était même bon à sa manière. (Avec amertume.) Seulement j'avais des idées étroites et arrêtées selon lui. Nous ne nous comprenions plus. Il croyait qu'il pourrait à son gré disposer d'un libre, il croyait... Ah ! chère enfant, j'oubiais que la vie s'ouvre à peine devant moi, j'oubliais qu'il y a des choses qu'une jeune femme doit lire à une jeune fille. Garde ton ignorance, je ne veux pas débâcher pour toi le pays des rêves.

BERTHE.

Claire ! Tu peux au moins me laisser voir tes larmes.

CLAIRE.

Eh bien, oui ! regarde-les couler. Qu'elles l'instruisent, qu'elles l'avertissent ! Je suis jeune, on dit que je suis belle, j'éprouve un impérieux besoin d'affection et de sympathie, et mon cœur est condamné à une éternelle solitude. Cet anneau d'or que j'ai gardé parce qu'il m'a été donné par le prêtre au pied de l'autel, cet anneau d'or qui devrait être de fer me rappelle encore à celui dont les hommes m'ont séparée. Je suis en même temps libre et captive. Je ne dépend plus de M. de Rieux, je ne dépends que de moi, et cependant il y a toujours un lien, une chaîne entre nous. Regarde, Berthe, regarde cet anneau et mes larmes, et lorsque l'un offrira un semblable, réfléchis, hélas ! c'est chose grave, consulte bien longtemps la raison et ton cœur, car une fois qu'on l'a passé à notre doigt, va-t-en, il n'y a plus de pouvoir au monde assez fort pour l'en arracher.

BERTHE.

Je te plains de toute mon âme, je sens combien tu es malheureuse, et... et j'en suis épouvanté pour moi.

CLAIRE.

Pour toi ?

BERTHE.

Depuis deux jours il s'est opéré bien du changement dans ma vie, et, si j'ai mis tant d'empressement à te venir voir, c'est bien par amitié, mais c'est un peu aussi par égoïsme, pour te confier mes chagrins, pour te demander conseil. (Elle se lève.) On veut me marier. Je l'avoue que tu m'as fait envisager le mariage sous un aspect beaucoup moins gai qu'il ne s'était d'abord offert à moi. On veut me marier, non pas à quelqu'un que j'aime, à quelqu'un que je n'aime pas, que je ne déteste pas un plus, c'est le meilleur enfant du monde, mais enfin je n'ai pas d'amour pour lui, et ce qui vient encore compliquer ma situation, c'est que j'ai peur d'en avoir pour un autre.

CLAIRE.
Voyons, voyons, expliquons-nous plus nettement. Ta situation n'a rien de grave. Tu es orpheline, on ne peut forcer ta volonté, et, tant qu'on n'a pas consenti, il y a du remède.

BERTHE.
Tu connais à présent toute ma famille, mon cousin Henri de Kergis.

CLAIRE.
Le comte de Kergis ? C'est lui qu'on veut te faire épouser.

BERTHE.
Oh ! non. C'est son frère, mon cousin Louis.

CLAIRE.
Ah !

BERTHE.
Il m'aime comme un fou, et ma tante dont il est le Benjamin me le vante, me l'exalte sans cesse. Ils sont si bons pour moi que je n'ai pas osé dire non tout de suite.

CLAIRE.
C'est assez délicat, en effet, d'autant plus que tu crains, m'a-tu dit, d'avoir une préférence.

BERTHE.
T'ai-je dit cela ?

CLAIRE.
Reste un moment tranquille, et sortons un peu de la famille.

BERTHE.
Mais c'est que nous n'avons pas besoin d'en sortir.

CLAIRE.
Quoi ! Celui que tu préfères, c'est... ?

BERTHE.
C'est... mon cousin.

CLAIRE.
Ton cousin ?

BERTHE.
L'autre.

CLAIRE.
Ah ! très-bien.

BERTHE.
Il ne s'en doute pas, c'est à toi que je me confie. Mais je l'aime, ah ! je l'aime cent fois plus que je ne puis dire. Autrefois il était excellent pour moi. Maintenant il est toujours grave, toujours triste, mais j'aime sa tristesse. Il me goudaille, j'ai pu sa grandeur. Il se fâche, j'aime... Que veux-tu ? Je suis folle. Mais je te jure bien que si j'épousais jamais ni son frère, ni personne, et que je me ferais religieuse si je ne puis épouser Henri.

CLAIRE.
Voilà que tu pleures à ton tour ! Il y aura donc toujours des larmes dans nos confidences de femmes ?

BERTHE.
Je ne veux pas pleurer. Si ma tante s'aperçoit que j'ai les yeux rouges, je serai obligée de mentir pour la rassurer. Car elle s'inquiète de mes peines, elle ! Ce n'est pas comme toi.

CLAIRE.
Si tu devais sa femme, que n'aurais-tu point à souffrir de cette froideur ?

BERTHE.
Oh ! j'aimerais mieux être malheureuse avec lui qu'heureuse avec un autre. Quelqu'un ! Et je ne t'ai pas dit le service que j'attends de toi ?

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.
Monsieur Berg...

CLAIRE, au domestique.
Prie-le d'attendre un instant. Non... (Le domestique s'en va.)
Passez plutôt dans ma chambre et la sortirez par le boulevard... Que cherchez-vous ?

BERTHE.
Mes gants. Qu'en ai-je fait ? (Avec les objets de la cuisine.)
Le livre d'Henri ! Il t'a envoyé son livre ?

CLAIRE.
Non, on me l'a prêté.

BERTHE.
Et pourquoi l'avais-tu caché ?

CLAIRE, se précipitant.
Caché ! Par exemple !... Viens. (Au domestique.) Faites entrer et dites que je vais revenir.

BERTHE, à part.
Oh ! quel soupçon ! Il me parle toujours d'elle. (Chose française.)

SCÈNE IV.

LE DOMESTIQUE, BERGERIN, puis EDGARD.

BERGERIN, au domestique.
Écoutez-donc ! Je suis toujours un peu pressé, moi. Dites à madame de Rieux...

EDGARD, entrant et adressant la phrase.
Que monsieur Bergerin et monsieur Edgard Dumarsais sollicitent l'honneur de la voir.

LE DOMESTIQUE.
Madame va venir dans un instant. (A part.)

BERGERIN.
Ah ! vous voilà, vous !

EDGARD.
Me voilà, moi, et contrairement à mon habitude, je ne suis pas fâché de vous rencontrer. Je gage que vous ne savez pas ce qui est arrivé à ce pauvre Alphonse.

BERGERIN.
Qu'est-ce que c'est que ce pauvre Alphonse ?

EDGARD.
Vous ne connaissez pas Alphonse ?

BERGERIN.
C'est-à-dire que j'en connais vingt.

EDGARD.
Mais le nôtre... le... le mari... Non, comment dirai-je ? L'ancien mari de madame de Rieux.

BERGERIN.
Il n'y en a pas de nouveau, je pense. Son mari, vous voulez dire.

EDGARD.
Non, non, je ne dis pas son mari, car il ne l'est plus de fait.

BERGERIN.
Il l'est de droit.

EDGARD.
Je ne vous accorde pas cela.

BERGERIN.
C'est un peu fort.

EDGARD, d'un ton grave.
Vous avez votre opinion, Monsieur, respectez la mienne. (Comme.) Or, vous savez qu'après à Chantilly, Alphonse de Rieux avait engagé deux chevaux, illustration et le Colonel. Illustration s'est déshonorée, elle est arrivée deux fois troisième. Le Colonel s'est abîmé au premier tour. Le jockey n'est que dangereusement blessé, mais le cheval est perdu. Ce cher Alphonse doit être au désespoir, et je viens conter cela à... sa femme, puisqu'il vous plaît qu'elle le soit encore, pour la faire ruer un peu.

BERGERIN.
Cela n'est pas du tout risible, Monsieur. Madame de Rieux mène un très-grand train, son mari se ruine...

EDGARD.
Bah ! Il est très-heureux à la Bourse. (Prenant sa bourse et l'écroulant.) Ah ! Claire est toujours au dix-huitième volume de son roman. La lecture n'est pas entraînante. (A Bergerin.) Les jours aux se mettent sur cette table, ou, si vous préférez visiter l'album, il doit être là.

BERGERIN, à part.
On le croirait chez lui ! (Haut.) Monsieur, je suis forcé de vous faire observer que vos façons d'être et de parler à l'égard de madame de Rieux deviennent de plus en plus incouvenantes, et que cela donne à penser des choses...

EDGARD.
Très-flatteuses pour moi.

BERGERIN.
Et très-compromettantes pour elle.

EDGARD.
Bah !

BERGERIN.
Je ne ris pas, Monsieur. Apprenez que madame de Rieux n'est pas aussi abandonnée que vous croyez, qu'elle a des parents qui veillent sur son honneur, et que son frère...

EDGARD.
Son frère ? Vous y revenez ? Ah çà ! maître Bergerin, vous me chahutez donc toujours la même gaunerie ? J'ai pris des informations. Madame de Rieux n'a qu'une sœur, une sœur qui est en province, au diable, je ne sais où. Eh bien, le mariage est-il si agréable ? C'est au moins le dixième que vous me faites. Que n'avez-vous point tenté depuis un mois pour me débarrasser de la voir, pour me donner le diable ? Aussi, afin de vous épargner de nouveaux traits d'imagination, je vous avertis une fois pour toutes que je deviens perspicace à votre endroit, et vous ne direz, par exemple, qu'il est jour en plein midi que j'ai eu beaucoup de peine à vous croire.

BERGERIN.
Eh bien! puisqu'on s'adresse en vain à votre raison, laissez-moi du moins parler à votre cœur.

EDGAR.
Les femmes seules ont le privilège de s'en faire entendre.

BERGERIN.
Par pitié pour Claire...

EDGAR.
Vous me croyez donc bien dangereux?

BERGERIN.
Je n'en connais pas de plus dangereux que vous.

EDGAR.
Touchez-là! On ne m'a jamais rien dit de plus agréable.

BERGERIN.
Encore une fois, monsieur Edgard, je ne ris pas, je ne ris jamais. Je vais prévenir madame de Rieux.

EDGAR.
La prévenir du danger serait douter de sa vertu! Elle ne vous le pardonnerait point.

BERGERIN, à part.
Il a raison, et si le secours que j'attends n'arrive pas, elle est perdue.

SCÈNE V.

LES MÈRES, CLAIRE.

CLAIRE.
Messieurs, recevez toutes mes excuses. (Tendant les mains à Bergerin.) Bonjour, mon cher notaire. Et Madame? et votre gentille petite Juliette? Il y a un siècle que je ne les ai vues. Ah! vous y mettez de la mauvaise volonté.

BERGERIN, embarrassé.
Je vous assure, Madame...

CLAIRE.
Alors prenons un jour : venez tous dîner avec moi jeudi.

EDGAR.
Vous n'avez point encore entendu parler des courses d'hier?

CLAIRE.
Non. (à Bergerin.) Jeudi ne vous convient pas?

BERGERIN, dont l'embarras redouble.
Vous êtes bien bonne, mais...

CLAIRE.
Préférez-vous dimanche?

BERGERIN.
Nous ne sommes pas libres le dimanche.

CLAIRE, piquée.
Ah!

EDGAR.
La dernière course a été signalée...

CLAIRE, à Bergerin.
Je serai franche avec vous, votre froideur et celle de votre femme me désoient. Que vous ai-je fait?

BERGERIN.
Rien, rien... que des politesses.

CLAIRE.
Eh bien, alors?

EDGAR.
Vous connaissez certainement de réputation le célèbre Colonel.

CLAIRE, distraite.
Quel Colonel?

EDGAR.
C'est un des chevaux de madame de Rieux.

CLAIRE, d'un ton sévère.
Monsieur, je vous prie de ne plus prononcer devant moi un nom qui me rappelle un passé pénible. J'aurai dû vous en priver plus tôt peut-être.

BERGERIN, à part.
Bravo!

CLAIRE.
Parlons d'autre chose, etc. (à Bergerin.) Vous partez?

BERGERIN.
J'avais une affaire dans votre quartier. J'ai voulu vous dire bonjour en passant.

CLAIRE, à Edgard.
Vous êtes moins pressé, j'espère?

BERGERIN, à part.
Elle le retient!

EDGAR, à Claire.
Certainement, Madame, certainement.

BERGERIN.
Je reviendrai. Je vais faire un testament rue de Varennes.

EDGAR.
Le testament de qui?

BERGERIN.
D'un major irlandais.

EDGAR.
Du major Craigg?

BERGERIN.
Oui.

EDGAR.
Comment? Est-ce qu'il est malade ce cher ami?

BERGERIN.
Eh! puisqu'il est votre ami, venez le voir avec moi. Il est à l'agonie peut-être.

EDGAR.
Je ne puis maintenant...

BERGERIN.
Pourquoi donc?

EDGAR.
Mais laissez ainsi Madame!...

CLAIRE.
Oh! ne vous gênez pas pour moi, j'aurai du monde. Vous ne pouvez moins faire, d'aïeules, pour un major, pour un ami.

EDGAR.
Mais c'est à condition que vous me permettrez aussi de venir?

BERGERIN.
Venez donc, venez donc!

EDGAR, à part, en sortant.
Maudit notaire!

SCÈNE VI.

CLAIRE, seule.

Ce Bergerin est un bon homme au fond, mais sa femme est une prude. (Regardant à la pendule.) Verrai-je du monde? Mardi dernier je n'ai vu que très-peu de dames. Ah! ces messieurs ont plus de mémoire.

SCÈNE VII.

CLAIRE, LE DOMESTIQUE, puis LE COMTE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le comte de Kergis. (Le domestique sort.)

CLAIRE.
Bonjour, comte. (Elle est assise sur le canapé et la montre près du guéridon.)

LE COMTE.
J'espérais vous voir hier à l'ambassade, mais je vous ai attendu vainement.

CLAIRE.
J'étais souffrante hier.

LE COMTE.
Qu'avez-vous?

CLAIRE.
Oh! rien de grave, ma migraine. C'est tout à fait passé, et je vous dirai que je suis bien aise de vous voir. Car je roule depuis une heure dans ma petite cervelle un grand projet qui intéresse votre avenir.

LE COMTE.
L'aveu de mon iniquité fait peu, je vous assure, et je me borne à jour du présent.

CLAIRE.
J'ai vu tout à l'heure votre cousine.

LE COMTE.
Mademoiselle de Chameil? C'est une aimable enfant, n'est-ce pas?

CLAIRE.
Aimable et qui vous aime. (Mouvement de cœur.) Elle vous aime, j'en suis certaine.

LE COMTE.
Quelle idée!

CLAIRE.
Elle me l'a dit.

LE COMTE.
Je vous jure que j'ignorais cet amour. Elle est à la veille d'épouser mon frère.

CLAIRE.
Qu'elle n'aime pas.

LE COMTE.
Ce mariage est résolu. Il soulerait fort à la famille et prévient un procès qu'il est bon d'éviter. Mademoiselle de Chameil a recueilli seule un héritage auquel nous avons des droits, et, pour tout conseiller, on confond les deux testaments.

CLAIRE.
Le même résultat serait obtenu, si vous l'épousiez.

Moi !

LE COMTE.

CLAIRE.

Ecoutez, Berthe est accourue ici ce matin toute en pleurs, le désespoir dans l'âme. « On veut me donner à son frère, n'est-ce dit, et c'est lui que j'aime. » Quelqu'un est survenu, nous avons passé dans ma chambre et elle allait me demander un service, lorsqu'un soupçon injurieux pour moi lui a tout à coup traversé l'esprit. Mais j'ai deviné ce qu'elle n'a pas dit. Vous songiez à tout marier, son bonheur est dans vos mains, et c'est moi qui vous le demande, (telle se lève.)

LE COMTE, se levant aussi.

C'est possible.

CLAIRE.

Pourquoi ?

LE COMTE.

Mon cœur n'est plus à moi, vous le savez bien.

CLAIRE.

Monsieur le comte !

LE COMTE.

C'est vous qui m'arrachez cet aveu en me faisant une proposition semblable. J'étais maître de moi, je n'aurais point pu. Mais vous entendez plaider la cause d'une autre, mais recevoir cette preuve cruelle de votre indifférence ! Ah ! voilà qui dépasse les bornes de mon courage.

CLAIRE.

Prenez garde ! Si l'on vous entendait ! Je ne voulais point vous faire de la peine, au contraire, et je ne voulais qu'assurer votre bonheur et... ma tranquillité.

LE COMTE.

Votre tranquillité ? Quelle parole vous échappe ! Quelle lueur d'espoir ?...

CLAIRE, très-doux.

Voici du monde. Remettez-vous, de grâce ! Ah ! que j'ai dû mal inspirer en vous parlant de ce mariage !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE, AGLAE.

LE DOMESTIQUE.

C'est une dame de province qui demande Madame.

CLAIRE.

Une dame de province ? (Au comte.) Restez, vous pouvez rester encore. (Au domestique.) Elle ne s'est pas nommée ?

LE DOMESTIQUE.

Non, Madame.

CLAIRE.

Qu'elle se nomme d'abord.

AGLAE, qui vient d'entrer.

Oh ! c'est inutile.

CLAIRE.

Celle va... Aglæ ! Ma sœur, ma chère Aglæ !

AGLAE.

Ma bonne Claire ! (Elles s'embrassent.)

CLAIRE.

Par quel miracle ?

AGLAE.

Écoute donc, je t'attendais toujours, tu ne venais pas : je suis venue.

CLAIRE, regardant la comte.

C'est monsieur le comte de Kerga. Je reçus, c'est mon jour. Monsieur le comte, ma sœur, madame de Grange.

LE COMTE, s'effaçant.

Madame...

CLAIRE.

Et ton mari, et ma nièce, ma belle petite Claire ? (Au comte.) Elle porte mon nom, je suis ta marâtre. C'est un ange !

AGLAE.

Elle ne parle que de toi, elle ne rêve qu'à toi. Et au départ c'est elle des larmes, des sanglots ! Elle voulait m'accompagner à toute force pour aller voir sa petite tante chérie. Mais j'espère pas me posséder longtemps. Mon mari ne m'a donné qu'une permission de huit jours, et encore m'a-t-il chargée d'une commission qui va me prendre au moins deux heures.

CLAIRE.

Quelle commission ?

AGLAE.

Un livre. Monsieur de Grange a la passion des livres. Je suis les satires du poète Racine. Il désire l'édition de te..., et, pour lui faire un grand bonjour, je voudrais lui en rapporter une de cent ans plus vieille.

LE COMTE.

Permettez, Madame, cela me semble assez difficile. Le poète

Régnier doit être né vers l'année 1570, et je ne pense pas qu'en 1520...

AGLAE.

C'est juste, Monsieur, mais je consultais mon cœur et non la chronologie.

LE COMTE.

Du reste, si vous le souhaitez, Madame, j'ai chez moi une édition de notre poète, une des plus anciennes, que je me ferais un vrai plaisir de vous offrir.

AGLAE.

En vérité, je ne sais si je dois...

CLAIRE.

Accepte, accepto.

AGLAE.

Vous êtes trop bon, Monsieur, et je vous remercie d'avance. J'aurai ainsi un peu plus de temps à passer avec ma sœur.

LE COMTE.

Je vous apporterai le volume moi-même. Mesdames. (A part.) Comme elle m'a regardé ! (Entre le domestique cérémonieusement. Il se retire et sort.)

SCÈNE IX.

CLAIRE, AGLAE.

AGLAE.

Ce Monsieur est de tes amis ?

CLAIRE.

Oui.

AGLAE.

Je ne l'aboe pas.

CLAIRE.

Pourquoi ?

AGLAE.

Parce qu'il m'a l'air bien aimable.

CLAIRE.

Tu seras donc toujours bête ? Eh bien ! j'aime ta gaieté, elle va me réjouir. Moi, je suis triste.

AGLAE.

J'ai cru, en entrant, que c'était monsieur Edgard Demarsel.

CLAIRE.

Monsieur Edgard Demarsel ! Tu le connais ?

AGLAE.

De réputation.

CLAIRE.

Je l'ai vu tout à l'heure. Il doit revenir. C'est un jeune homme très-aimable aussi.

AGLAE.

Ah ! Sois-tu que je te trouve assez étrange qu'arrivent ici à l'improvise, je te sursprenne en tête-à-tête avec un jeune homme, pendant que tu en attends un autre qui est d'jà venu.

CLAIRE.

Pur effet du hasard. C'est mon jour, je te l'ai dit. On voit bien que tu vis en province. On n'a point à Paris de ces idées étroites qui gênent toutes les relations. Une jeune femme sait se garder elle-même et n'a pas besoin de vivre isolée pour rester irréprochable.

AGLAE.

Mais ta position, ma chère amie...

CLAIRE.

Oh ! ma position ! Toujours ma position ! Ma position est assez malheureuse et pénible pour qu'il me soit permis de ne point l'aggraver encore. A Paris une femme séparée de son mari est libre de recevoir qui bon lui semble.

AGLAE.

Ah !

CLAIRE.

Eh bien ! tu me regardes, tu ne dis plus rien.

AGLAE.

C'est que tu m'expliques la mode de Paris, et que je m'instruis, arrivant de province.

CLAIRE.

Mon Dieu ! qu'est-ce que tu as donc ? es-tu venue pour me tourmenter ?

AGLAE.

Je suis venue pour te demander une grâce.

CLAIRE.

Une grâce ? à moi ?

AGLAE.

Oh ! c'est une chose qui me tient bien au cœur.

CLAIRE.

Et c'est pour cette raison que tu crains un refus ?

AGLAE.

D'abord ce n'est point ou mon nom que je parle, c'est la mienne.

AGLAE.

CLAIRE.

Ma nièce s'expliquerait mieux et plus vite.

AGLAE.

Mon mari aussi m'a donné ses pleins pouvoirs. Nous te supplions tous de tenir enfin la promesse que tu nous as faite de venir passer... quelque temps auprès de nous.

CLAIRE.

Mais bien volontiers, mais de tout mon cœur. Et c'est pour cela que tu tremblais? Je ne demande pas mieux, moi. Je vous adore tous, vous êtes mes chers parents.

AGLAE, japonais.

Ainsi tu viendras, nous partons ensemble?

CLAIRE.

Ensemble? non, je ne le puis. J'ai loué à Enghien une délicieuse villa où je compte te mener dès demain, par parcathèse. Mais cet hiver...

AGLAE.

Cet hiver?

CLAIRE.

On partira au printemps prochain...

AGLAE.

Claire, on ne t'a donc pas trompée?

CLAIRE.

Qu'il?

AGLAE.

Notre meilleur ami, monsieur Bergerin?

CLAIRE.

Monsieur Bergerin? Qu'est-ce que tout cela veut dire?

AGLAE.

Il m'a écrit, il m'a averti, il m'a dit les dangers qui l'environnent et avec lesquels tu sembles jouer. Tout le monde te plaignait au moment de ta séparation, aujourd'hui tout le monde te blâme. On t'engageait alors à prendre quelques distractions, on trouve à présent que tu en prends trop. A ton âge, libre, belle comme tu es, on a besoin d'un frein contre ses propres entraînements. En vain nous nous croyons intatouables! Ce n'est donc plus un séjour de quelques mois que je te prie de venir faire auprès de nous, c'est toute ta vie que je te demande.

CLAIRE.

Je t'ai laissée parler, j'ai voulu voir jusqu'à quel point on avait osé me nuire dans ton esprit. Que voilà bien nos amis! Toujours les premiers à nous calomnier, à nous flétrir! Et monsieur Bergerin s'est permis... C'est bien à lui de parler, un notaire! Et sa femme une ignorante, une sottise qui ne me voit plus parce qu'elle est jalouse de moi, de mes succès.

AGLAE.

Tu te trompes peut-être sur les motifs. Elle a une fille, et...

CLAIRE, avec tristesse.

Puis-je empêcher les gens d'être méchants et absurdes? Du reste, je ne t'ins pas plus à elle qu'à son mari, et je le leur signifierai à la première occasion. Je ne suis plus une enfant, ils ne sont ni mes parents, ni mes tuteurs. Quel droit s'arrogent-ils donc de me surveiller, de m'espionner? Cela m'indigne et me révolte! Je n'ai besoin de la protection de personne, je me suffise à moi-même, qu'ils me laissent en paix!

AGLAE.

A quoi bon toutes ces violences? Reviens à toi.

CLAIRE.

Que je suis malheureuse!

AGLAE.

Tu pleures, tu t'irrites. On ne s'émeut ainsi que de la vérité.

CLAIRE.

Et toi aussi? Ah! c'en est trop, enfin! Parce que tu es ma sœur, tu n'as pas le droit de m'outrager. J'ai risqué les odieuses accusations des autres, mais je veux répondre aux tiennes. Aglæ, par tout ce que nous avons au monde de plus cher et de plus sacré, je te le jure, je n'ai jamais eu, je n'aurai jamais à rougir devant toi.

AGLAE.

Ah! j'en étais bien sûre. Viens dans mes bras, chère enfant, et oublie, oublie! Cela m'a fait plus de mal qu'à toi.

CLAIRE.

Tout est oublié, et nous voilà bonnes amies comme par le passé, et une fois pour toutes, il faut que nous parlions à cœur ouvert et sans arrière pensée. Je te fais mon juge. Est-il nécessaire que je sois toujours victime des torts de mon mari? Dois-je m'ensevelir vivante, renoncer au monde, à mes amis?

AGLAE.

On ne saurait t'entraîner.

CLAIRE.

Eh bien! je cherche à me distraire, à m'occuper, je m'ef-

force de rendre ma maison agréable. Parmi les hommes que je reçois il se trouve naturellement quelques jeunes gens. Il y en a surtout. Puis-je les empêcher de se dire: Ah! si madame de Rieux était veuve!

AGLAE.

Je crois qu'ils se disent cela?

CLAIRE.

Ils me le disent à moi-même.

AGLAE, soumet et l'observant.

Alors c'est différent.

CLAIRE.

Figure-toi qu'il y en a... plusieurs qui m'ont crue libre et qui faisaient déjà des projets... Je ne puis pas leur dire: « Je ne suis pas veuve, Messieurs, sortez de chez moi. »

AGLAE.

Non, assurément.

CLAIRE.

N'est-ce pas?

AGLAE.

Mais es-tu bien certaine que monsieur Edgard Dumarest, par exemple, soit réellement désolé que tu ne sois pas veuve?

CLAIRE.

Oui, j'en suis certaine.

AGLAE.

C'est que monsieur Bergerin m'écrit justement que ce monsieur Edgard ayant le mariage en horreur s'attache de préférence... aux femmes mariées.

CLAIRE.

Bah! propos de notaire!

AGLAE.

Pauvre homme! Tu lui en veux. Plus tard tu lui rendras justice. Toujours est-il que monsieur Dumarest est sa bête noire, son cauchemar, et qu'il le redoute pour toi plus que tous les autres. « Je ne sais qu'imaginer, me disait-il dans sa dernière lettre, pour le décourager de ses poursuites. J'ai fait jurer bien des mines, mais je voudrais trouver quelque bon tour, quelque bonne ruse qui démasquât le traître aux yeux de madame de Rieux. » Tu ris?

CLAIRE.

Je ris, malgré moi, de la perspicacité de maître Bergerin. C'est donc pour cela qu'il cherche sans cesse à l'éloigner de moi, qu'il l'a emmené ce matin voir ton major... Mais je l'entends, ce lion terrible! Tu vas voir que je me gêne guère avec lui.

SCÈNE X.

LES MÊMES, EDGARD.

EDGARD.

Monsieur Bergerin m'avait encore atrocement abusé. Je l'ai contrainct de me reconduire chez vous dans sa voiture, et je vous l'amenais pardi et poings liés lorsqu'il a rencontré à votre porte... (A part, en apercevant Aglæ.) Encore quelqu'un!

CLAIRE.

Pardou, Monsieur, je suis forcée de vous quitter un instant. Viens, Aglæ. (Aux.) Tu vas voir que je me gêne guère avec lui.

AGLAE.

Je vois qu'il reste.

CLAIRE.

Il va partir. (A Edgard.) J'ai l'honneur de vous saluer.

SCÈNE XI.

EDGARD, puis BERGERIN.

EDGARD.

Que s'est-il passé? Elle, toujours si aimable, si gracieuse avec moi...

BERGERIN, très-agit et s'essuyant le front.

Madame de Grange?

EDGARD.

Madame de Grange? Qu'est-ce que c'est que ça?

BERGERIN.

La sœur de madame de Rieux. Le domestique me dit qu'elle est ici.

EDGARD.

Ah! cette dame est la sœur... Une sœur de votre invention?

BERGERIN.

Non, Monsieur, sa sœur, une sœur véritable qui arrive tout exprès de Dieppe...

EDGARD.

...Elle donc? sa sœur n'est pas plus arrivée que le major n'est malade.

BERGERIN.

Il ne s'agit plus de plaisanter, monsieur Edgard, je vous assure. Ces dames savent-elles la nouvelle?

Quelle nouvelle ?

EDGARD.

BERGERIN.

La vôtre, celle que vous ne m'avez racontée qu'à moitié. On prétend qu'il y a monsieur de Rieux monté au lieu et place de son jockey le cheval qui s'est abattu, et qu'il s'est brisé les côtes.

Est-il possible ?

EDGARD.

On dit même...

BERGERIN.

Serait-il mort par hasard ?

EDGARD.

Eh ! mon Dieu... (à son allié.) Oui, oui, il est mort.

EDGARD.

En êtes-vous sûr ?

BERGERIN.

Sûr et certain. (à part.) Si cela pouvait lui faire plier bagage !

EDGARD, qui est allé chercher sa cravate et son chapeau.

Mais alors sa femme est veuve ?

BERGERIN.

Elle libre de sa main.

EDGARD.

Libre de sa main ?

BERGERIN.

Où allez-vous ?

EDGARD.

Je vais à Saint-Germain, faire une visite. Est-il l'heure du convoi ?

BERGERIN.

Lequel ? le convoi du défunt ?

EDGARD.

Non, du chemin de fer.

BERGERIN, repoussant à sa montre.

Oui, justement, et je vais vous y déposer en retournant chez moi. Je voulais en toucher un mot à ces dames ; mais ça me mènerait trop loin, et, toute réflexion faite, j'aime mieux qu'elles l'apprennent par d'autres. Venez, vous n'avez plus qu'une dizaine de minutes.

EDGARD, qui l'observe en riant depuis un instant.

Farceur !

BERGERIN.

Vous dites ?

EDGARD.

Je dis, maître Bergerin, que vous êtes un farceur, et j'allais cette fois tomber dans le piège. Certes, la mort du mari l'emporte sur la création d'un légal incédit et sur l'arrivée d'une sœur inattendue. Parlez, je respire.

BERGERIN.

Comme il vous plaira. Mais, si vous restez, ne dites rien à ces dames ; je ne voudrais pas leur donner une fausse alerte.

EDGARD.

Dites une fausse joie. Allez, allez, notaire véridique, et craignez de manquer... l'enfernement.

BERGERIN.

Et vous, tremblez d'être mis à la porte, mauvais sujet.

EDGARD.

Par vous ?

BERGERIN.

Non, mais par la sœur. Je suis tranquille maintenant, bonne chance !

SCÈNE XII.

EDGARD, seul.

D'honneur, il est bouffon le bonhomme ! Il m'a enlevé jusqu'à toutes les occasions de parler à Claire ; mais j'y mettrai de la persistance, et, en dépit de tous les notaires, j'en aurai le cœur net aujourd'hui. Je ne vous pas d'ici sans m'être déclaré.

SCÈNE XIII.

EDGARD, AGLAË.

AGLAË, à part.

Il est toujours là. Je l'aurais parié. (Haut.) Monsieur...

EDGARD.

Madame ?

AGLAË.

Je suis la sœur de madame de Rieux.

EDGARD, à part.

Tiens ! c'est une vraie sœur. (Haut.) Enchanté de faire votre connaissance.

AGLAË.

J'ai un service à vous demander, Monsieur.

EDGARD.

Vous n'avez qu'à parler, Madame.

AGLAË.

Je vous prie de ne plus poursuivre ma sœur chez elle et surtout, comme vous en avez l'habitude, dit-ou.

EDGARD.

Ce dit-on là ressemble beaucoup à un notaire de mes amis. Mais, Madame, vous me demandez une chose impossible. Est-il permis, sans se montrer grossier et mal appris, de tuer une jolie femme, une femme à la mode, la reine de nos bals ? Madame de Rieux tourne dans le même cercle que moi ; nous devons fatalement nous rencontrer.

AGLAË.

C'est une fatalité que je déplore. Mais peut-être cesserez-vous de tenir ce langage si ma sœur était libre.

EDGARD.

Si... Plait-il ? Ce que vient de me dire M. Bergerin serait-il vrai ?

AGLAË.

Quoi ?

EDGARD.

Que M. de Rieux est mort.

SCÈNE XIV.

LES SŒURS, CLAIRE.

CLAIRE, qui a entendu les derniers mots.

Mort !...

AGLAË, s'avançant à Edgard.

Et cela étant, Monsieur, quelles seraient vos intentions ?

EDGARD, troublé.

Mes intentions ! Ah ! Madame, je suis si surpris, si confondu... Je conçois qu'en un pareil moment... il faut laisser tout veuve à sa juste douleur. Recevez tous mes compliments, tous mes respects... (à part.) Diable ! diable ! c'est bien différent. (Haut et sort.)

SCÈNE XV.

AGLAË, CLAIRE.

AGLAË.

Ramène-toi vite et ne crois pas cela. C'est une ruse de M. Bergerin... j'ai averti qu'il voulait t'éclairer à tout prix, et tu vois quelle confiance nous devons avoir en ces beaux Merciers. C'est-à-dire l'ami à en mourir : il le croit veuve, le voilà guéri ! Il en serait de même des autres.

CLAIRE.

Où ! non, non... ne dis pas cela !

AGLAË.

Comment ! ce n'est donc pas là qu'était le danger ? Il y en a donc un autre que tu... aimes ? Oui, tu l'aimes ! Je le vois à ton émotion, et, si de faux avis ne m'avaient égaré, je l'aurais deviné tout d'abord. C'est le comte de Kergis.

CLAIRE.

Eh bien ! oui. Mais ne crois pas... Celui-là est le plus sincère, le plus loyal des hommes. Il m'aime, mais il est aussi jaloux que moi de ma réputation, de mon honneur.

AGLAË.

Ce n'est pas naturel, et je me délie de ces grandes exaltations, de ces belles passions qui nous éblouissent pour mieux nous perdre. — Et tiens, il me vient une idée. Renouvelons pour lui cette épreuve décisive. Le comte est très-riche, très-noble, très-haut placé. Il ne l'épouserait pas si tu étais veuve.

CLAIRE.

Où ! ne m'arrache pas mes plus chères illusions !

AGLAË.

Toute expérience ne s'acquiert qu'au prix d'une douleur. Le voici.

CLAIRE.

Ah ! je t'en conjure...

SCÈNE XVI.

LES SŒURS, LE COMTE.

LE COMTE, glissant à Aglaë.

Je vous apporte l'explication en question, et je vous ferai observer, Madame...

AGLAE.

Oh! il ne s'agit plus de livres, monsieur le comte. Je ne suis pas venue pour cela, vous le savez vous-même, je suis venue pour sauver ma sœur. — Vous l'aimez, je le sais, elle me l'a dit, et je voulais l'arracher aux périls que la menace, l'emmener loin d'ici. Mais tout a changé de face depuis un instant, et je vais vous apprendre une nouvelle qui vous comblera de joie, je n'en doute pas. L'obstacle qui vous séparait de ma sœur n'existe plus, ma sœur est veuve.

LE COMTE.

Veuve! Et c'est par vous que je l'apprends, par vous que je croyais mon ennemie! Mais vous craigniez d'ajouter au mal, vous me regardiez d'un air étrange. Oh! je comprends, il y a des situations qui commandent le silence. Je me tais, Madame, et je me retire. (Il lui quelques pas pour s'éloigner.)

AGLAE, bas à Claire.

Tu vois.

CLAIRE.

Ah! ma sœur! (Elle fond en larmes.)

LE COMTE, qui a bégayé en larmes, revenant.

Mais non, non, il n'en peut être ainsi, je ne puis la quitter ainsi!... Claire, vous êtes seule avec moi, avec votre sœur, les deux êtres qui vous aimez le plus tendrement... Vous avez souffert, le ciel vous prend en pitié, et vous voilà libre! Ah! pardonnez-moi un excès de bonheur et d'orgueil: mon cœur se serait brisé si j'avais plus longtemps compris cette joie.

CLAIRE, tout-doux.

Henri!...

LE COMTE, à Aglaé.

Et vous, Madame, ou plutôt ma sœur, permettez-moi de devancer l'instant fixé par l'usage, par les convenances, souffrez que je vous adresse ma demande, accordez-moi la main de Claire. Vous hésitez! Ah! qu'ai-je dit qui vous blesse, qu'ai-je pu faire?...

AGLAE.

Rien, rien. Et c'est moi maintenant qui ai besoin de toute votre indulgence. J'ai voulu vous mettre à l'épreuve...

LE COMTE.

A l'épreuve?

AGLAE.

Cette nouvelle qui fait votre joie, cette nouvelle est fautive, ma sœur n'est pas libre.

LE COMTE, posant sa tête.

Ah! (Moment de silence. Il secoue sa tête dans ses mains, puis la relève et regarde Aglaé qui baigne les yeux.)

CLAIRE.

Henri! Henri, vos regards m'effraient. Ne regardez pas ainsi ma sœur, je vous en supplie. Elle m'aime, c'est son amitié pour moi qui lui a inspiré cette ruse. Henri, par pitié, dites un mot, dites que vous lui pardonnez.

LE COMTE.

Lui pardonner? Elle n'a donc point songé qu'un tel espoir déçu pouvait me rendre fou? Voir tout à coup le ciel et retomber sur la terre! Ah! que cette femme est cruelle! Elle est venue pour nous arracher l'un à l'autre, puis elle nous réunit, elle nous réunit pour mieux nous déchirer le cœur!

CLAIRE.

Vous êtes cruel à votre tour. Voyez ma pauvre sœur qui pâlit et s'effondre devant votre colère. Henri, je vous dis à cette heure ce que je ne vous ai point dit encore: le jour où, par une erreur funeste, vous avez aspiré à ma main, ce jour-là votre voix a été jusqu'à mon cœur, j'ai regretté de ne vous avoir pas connus plus tôt. Que vous dirai-je encore? Que voulez-vous? Parlez. Mais au nom du ciel, pardonnez à ma sœur!

LE COMTE.

Eh bien! oui, je lui pardonne maintenant, mais à une condition, à une seule, c'est qu'elle ne vous emmène pas, c'est qu'elle ne vous sépare pas.

AGLAE.

Ne point l'emmener, ne point vous séparer après l'avoir qu'elle vient de faire! Mais elle voit bien elle-même que le danger est ici et qu'elle n'y peut échapper que par la fuite.

LE COMTE.

Claire, dites-moi que vous ne partirez pas, dites-moi...

CLAIRE, dans le plus grand trouble.

Henri!...

LE COMTE.

Elle consent, elle reste.

AGLAE.

Non, car si elle reste, elle est perdue. Répondez-vous d'elle et de vous-même? Vous flatterez-vous d'être de résister à la solitude, lorsque ma présence ne vous arrête plus? Il faut qu'elle parte, monsieur le comte. La retraite ici, c'est la séparation à jamais de tout ce qui lui est cher et sacré depuis son enfance,

de ses souvenirs, de moi, de ma fille, à qui je la citais déjà comme exemple. Vous oubliiez que ma sœur a toujours un nom à garder pur, si ce n'est le nom de son mari, du moins celui de notre père. Je lui ai dit de vous répondre, parce que j'étais sûre d'elle comme je le suis de moi. Mais, en présence de sa faiblesse, croyez-vous que je l'abandonnerai, croyez-vous que je me puisse pas l'arracher de vos bras comme le faisait ma mère?

CLAIRE, qui secouait la main.

Ma sœur!

AGLAE.

Ah! que son souvenir soit encore notre sauvegarde à cette heure!

CLAIRE.

Ma mère!

LE COMTE.

On!

CLAIRE.

Je regrette, monsieur le comte, de vous avoir rendu témoin de cet instant de faiblesse, de ce complet oubli de moi-même, (à Aglaé) j'irai vivre auprès de toi, nous ne nous quitterons plus. (au comte) Cette décision est irrévocable. Vous désirez visiter l'Italie, vous m'engagiez même... Partez! parcourrez seul ce beau pays que vous n'auriez vu qu'à travers mes larmes. Ma sœur ne me défend pas le souvenir, et je vous le promets éternel.

LE COMTE.

Claire!

AGLAE.

Monsieur le comte...

LE COMTE.

Vous triomphiez, elle est à vous.

AGLAE, serrant Claire dans ses bras.

Oui, bien à moi.

LE COMTE, à part.

Peut-être. (Il sort.)

ACTE TROISIÈME

Le lendemain, à Enghien, près de la mer. Un salon donnant sur la mer. Porte au fond, portes latérales à gauche, sur le premier plan, sur le mur; une autre entrée au fond, près de la porte. Une table au milieu du salon. Une lampe sur la table.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAIRE, AGLAE.

(Elles viennent du père, Claire au bras de sa sœur.)

AGLAE.

Tu te sens déjà mieux, j'en suis sûre.

CLAIRE.

Beaucoup mieux, ma bonne Aglaé.

AGLAE.

Dans quelques jours tu seras assez forte pour entreprendre un plus long voyage. Vois! une seule journée passée à la campagne, dans la jolie villa, au milieu de ce calme et de ce silence, a suffi pour te remettre... pour t'apaiser du moins. C'est que c'est vraiment délicieux! De tes fenêtres tu domines la mer et ces jolis jardins qui sont déjà tout verts. Fadore la campagne au printemps.

CLAIRE, levant l'écran.

C'est la saison du réveil et de l'espérance.

AGLAE.

Il se fait tard. Un peu de repos te fera grand bien. Tu dois en besoin après toutes les épreuves de cette journée.

CLAIRE.

Non, non, je t'assure.

AGLAE.

Sois raisonnable.

CLAIRE.

Ne me laisse pas seule!

AGLAE.

Que crains-tu?

CLAIRE.

Il y a des moments où la solitude est le pire des maux. Ce vide qui nous entoure semble envahir nos âmes comme pour en chasser la vie.

AGLAE.

Quelle idée! Ne pense donc plus à tout cela, pense à l'avoir qui lui sourit, à nous, à la niece qui sera si joyeuse de le revoir, aux bonnes parties que nous ferons ensemble, à nos promesses sur la mer.

CLAIRE, pleurant.
Où, où, nous nous amuseront bien.

Claire?

Parlez-moi.

Ma pauvre Claire!

En ce moment peut-être il part, il s'éloigne pour ne revenir jamais! La nuit est bien paisible. Tu n'entends rien, n'est-ce pas, au milieu de ce silence? Eh bien! moi, j'entends la voiture qui l'emporte, le galop des chevaux qui l'entraînent loin de nous. Ah! tu ne sais pas tout ce que j'ai perdu.

Je sais qu'il était sincère et loyal, j'en puis convenir à présent.

Oh! il fallait l'étudier pour le connaître. J'ai vu peu à peu se dérouler devant moi tous les trésors de cette âme d'élite. J'en avais d'abord admiré la grandeur, j'en puis apprécier la grâce et le charme. Heureux, ô mon cher Henri!

Ne t'exalte pas ainsi, je t'en conjure. J'aime encore mieux te voir pleurer.

Ah! ne me dis plus que cela n'est point convenable, que je suis mariée, que je ne m'appartiens pas. En dépit de toutes les chûnes mon âme est à lui. M. de Nieux n'est plus pour moi que l'obstacle dénué de tout bonheur. Si nous avions des enfants, je le crois, notre union survivrait à tout. Mais quels rapports y a-t-il encore entre nous? Quels devoirs nous lient, quels égards lui dois-je? Quel être au monde n'est plus étranger que l'homme qui est resté mon époux devant Dieu?

Prends garde, ces réflexions-là vont t'entraîner trop loin. On a répondu à tout quand on s'interroge soi-même.

Où, où, tu as raison, il y a des clartés qui ne peuvent pénétrer dans nos faibles âmes qu'au risque de les aveugler. Mais je ne t'ai pas tout dit; une chose, Aclâ, je t'ai cachée ma plus cruelle angoisse, ma plus horrible crainte. S'il allait se marier?

M. de Kergis?

N'est-ce pas là-bas, lui? Il y a une jeune fille belle, candide, charmante dont il est aimé, qui me l'a dit, et hier j'ai moi-même engagé le comte à l'épouser. Il n'a rien voulu entendre. Qui sait maintenant?

Je m'en féliciterais pour toi. Une horreur infranchissable s'élèverait alors entre vous. Mais tu n'as point à redouter cela, il t'aime trop pour en épouser une autre.

Tu crois?

Je te laisse. Nous sommes fatiguées toutes les deux...

C'est juste, je te retiens en égoïste! Ta chambre est là. Il n'y a qu'un petit couloir à traverser.

Dernier en m'éveillant j'écriais à M. de Grange que je te ramène. Comme ils seront contents! Nous te rattrapons bien vite, va. Bonsoir. Ne tarde pas trop à te coucher, et sur tout ne va pas te creuser la tête. Dès qu'on se met à raisonner son malheur, à le disséquer, tout est perdu. Car il résulte infailliblement de ces analyses que le ciel n'est pas juste et que nous sommes ses victimes. Pour rester forte, il ne faut pas trop penser. Bonsoir.

Bonsoir. (Agité entre a droite.)

SCÈNE II.

CLAIRE, seule.

Ne point penser! Voilà l'idéal d'un certain bonheur qui lui suffit à elle et qui ne saurait plus me suffire à moi. Je sens que je ne vivrai désormais que de mes pensées, que de mes douleurs, que de mes regrets. (Le comte paraît à la porte du fond.)

SCÈNE III.

CLAIRE, LE COMTE.

LE COMTE.

Claire!

Ah!

Claire...

Vous! vous ici? C'est un rêve. Mes yeux s'abusent.

Non, c'est bien moi.

C'est vous! Et comment avez-vous fait, comment êtes-vous ici?...

Je me suis glissé dans votre pare en fuyant une haine. Car je vous ai vue partir ce matin, je vous ai suivie. J'étais là, caché derrière un massif, et j'attendais pour venir à vous que votre sœur vous eût laissée.

Il n'est point parti!

Vous étiez sous l'influence d'un tiers lorsque vous m'avez ordonné de vous quitter pour toujours. J'ai voulu entendre cet ordre prononcé librement par vous, de vous à moi.

Vous m'effrayez. J'ai peine à revenir de ma surprise, et votre présence m'intrigue... Ma sœur est là et peut venir.

Ne craignez rien.

Que faites-vous? Je vous dis que votre audace met le comble à mon effroi.

Tout à l'heure, quand j'ai paru, un éclair de joie a brillé dans vos yeux. Pourquoi douter encore? N'avez-vous pas dit devant votre sœur que vous m'aimiez?

Henri, avez-vous pillé de moi. Vous n'êtes point de ces hommes qui abusent de leur force morale contre la faiblesse d'une femme. Je sais qu'avec vous, seule avec vous, je n'ai rien à craindre. Mais vous nous avez trompés, ma sœur et moi. Vous deviez partir. Je vous croyais bien loin déjà, et... je vous savais gré de ce départ généreux.

Je ne vous avais point promis de partir; je l'aurais fait que je n'aurais pu tenir ma promesse. L'amour subjugué nos âmes et les entraîne hors d'elles-mêmes. Je ne m'appartiens plus, j'appartiens à mon amour.

Encore une fois, que prétendez-vous? Je suis irritée, indignée...

Oh! que tout cet étalage d'une colère feinte est inutile! L'accent de votre voix, vos regards troublés, votre âme dans laquelle je lis en ce moment comme dans la mienne démentent vos paroles. Vous m'aimiez.

Oh! ne me torturez pas ainsi, ne me laissez pas dans ce doute cruel! Quel est votre dessein? Pourquoi êtes-vous venue?

Je suis venu parce que je ne puis partir seul.

Mais c'est ma perte que vous méditez, mais c'est ma honte que vous voulez! Aucune puissance humaine ne m'arrachera d'ici!...

Je ne veux pas vous en arracher, je ne veux pas vous traîner malgré vous en exil; je veux que vous m'y suiviez librement, de votre plein gré et après avoir bien réfléchi.

Henri, soyez bon, ne parlez plus, j'ai peur de ce que vous allez dire. (Elle se laisse tomber sur un fauteuil à droite.)

Soyez calme, mon amie, surmontez cette émotion que je partage et que je refuse au fond de mon cœur. Ma raison est souveraine en cet instant, et j'envisage les choses d'un œil que rien ne trouble. Voici l'heure la plus solennelle de notre vie. C'est de cette heure, c'est de la détermination que vous allez prendre que dépend notre destinée.

O mon Dieu!

Si vous n'êtes pas bien maîtresse de vous-même, si des terreurs sans objet vous dominent encore, j'attendrai.

Non, parlez tout de suite, j'écoute.

LE CONTE.

Vous connaissez mes sentiments, mes principes, mes préjugés. Ils sont les vôtres. Je vous aime et vous m'aimez. Par un hasard providentiel nous sommes libres tous deux, oui, libres ! puisque votre vie ne se rattache qu'à la mienne, la mienne qu'à la vôtre. En me consacrant à vous, en vous consacrant à moi, nous n'avons personne à trahir, personne à quitter. Ce sont deux faces perdus, deux cœurs solidaires qui se complètent en se réunissant. Maintenant voyez. L'estime des autres vous est-elle plus chère que mon amour, et que préférez-vous de vivre pour le monde ou de vivre pour moi ?

CLAIRE.

Vivre pour vous !

LE CONTE.

Chère, une Claire adorée ! C'est ton cœur qui a prononcé cette fois.

CLAIRE.

Henri ! cher Henri !

LE CONTE.

Tu me parlais hier de l'Inde. C'est là, c'est dans ce beau pays que nous irons chercher notre bonheur.

CLAIRE.

Cher notre bonheur ! Hélas ! Les mots eux-mêmes nous accusent et nous avertissent.

LE CONTE, l'embrassant.

Où ! venez, venez !

CLAIRE.

Quoi ! si vite, et furtivement, comme une criminelle, sans même dire adieu à ma sœur, sans la presser dans mes bras une dernière fois ! Car, je le sens bien, tout est fini avec ma famille, avec mon pays, avec tout ce qui m'est cher. Vous me tiendrez lieu de tout, et... Quel bruit entends-je ? A cette heure ! On monte l'escalier, et je crois reconnaître... Oh ! laissez-moi.

LE CONTE.

Vous hésitez, perdre ainsi tout le fruit de mes efforts ! Non, je ne souffrirai d'en qu'avec vous.

CLAIRE.

On frappe à cette porte !

C'EST VOUS, en dehors.

Madame !

CLAIRE.

Il faut que j'ouvre. Je vous jure... (Les indications la poussent du côté.) Cachez-vous là. (Elle va ouvrir la porte à gauche.)

SCÈNE IV.

CLAIRE, LE CONTE, *caché*, LA FEMME DE CHAMBRE.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Ah ! Madame...

CLAIRE.

Eh bien ?

LA FEMME DE CHAMBRE.

C'est monsieur Bergerin, Madame.

CLAIRE.

Monsieur Bergerin ?

LA FEMME DE CHAMBRE.

J'ai dit que Madame s'était retirée, qu'il était tard, que je craignais de déranger Madame. Il a insisté.

CLAIRE.

Que me veut-il ?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Il veut absolument voir Madame. Il le faut, a-t-il dit.

CLAIRE.

Je sais... (Voyant le rideau s'agiter.) Non !... Prétez-le de venir jusqu'ici.

SCÈNE V.

CLAIRE, LE CONTE.

CLAIRE.

Vous m'avez fait trembler. J'ai cru que vous alliez paraître et me perdre aux yeux de cette fille !

LE CONTE.

Quelque malheur vous menace, avertissez-moi que vous ne sortirez point sans moi.

CLAIRE.

A quoi bon ? Ne serais-je pas là pour me reténir ?

LE CONTE.

C'est vrai.

CLAIRE.

Prenez garde !

SCÈNE VI.

CLAIRE, LE CONTE, *caché*, LA FEMME DE CHAMBRE, BERGERIN.

BERGERIN.

Excusez-moi, Madame, et croyez bien qu'il a fallu les plus graves raisons pour que je me permette...

CLAIRE.

Qu'y a-t-il donc, monsieur Bergerin ? Comme vous êtes pâle !

BERGERIN.

Je ne sais par où commencer. Je voudrais bien que votre sœur fût là.

CLAIRE, à la femme de chambre.

Prévenez Madame de Grange. (La femme de chambre ouvre d'un air la porte.) Tirez donc le verrou.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Ah ! c'est que Madame n'ayant pas l'habitude de s'enfermer...

CLAIRE, se troublant.

C'est bien.

SCÈNE VII.

BERGERIN, CLAIRE, LE CONTE, *caché*.

CLAIRE, à Bergerin.

Vous êtes chargé de mes intérêts : est-ce une perte d'argent que vous avez à m'annoncer ? Vous savez que j'en prendrais bien aisément mon parti.

BERGERIN.

Non, bien merci, il ne s'agit point de vos intérêts, au contraire. Mais c'est que c'est une chose si grave et en même temps si imprévue... Puis je voudrais que votre sœur fût là.

CLAIRE.

La voici.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, AGLAË.

AGLAË.

Que m'apprend-t-on ? De quoi s'agit-il, mon bon monsieur Bergerin ?

BERGERIN.

Madame, (tâchant tout d'abord d'être enjoué) ma chère enfant ! J'ai été bien heureux hier d'apprendre votre arrivée. Je voulais vous voir ; mais, comme j'avais le projet de revenir dans la soirée... Puis, en rentrant chez moi, dix affaires me sont tombées sur les bras, et ce matin vous êtes parties.

CLAIRE.

De grâce, mon cher monsieur Bergerin... (Elles sont assises sur la chaise, Bergerin sur une chaise de l'autre côté de la table.)

BERGERIN.

M'y voyez, m'y voyez. Surtout ne vous tourmentez pas, ne supposez rien. Vos suppositions resteraient toujours à cent lieues de la vérité. Il s'agit de monsieur de Rieux.

AGLAË.

De son mari ?

BERGERIN.

Oui.

CLAIRE.

J'étais, certes, bien loin de m'attendre...

AGLAË.

Parlez, nous écoutons.

BERGERIN.

J'ignore si vous avez vu quelque chose du bruit qui courait hier à Paris. On disait que M. de Rieux était tombé de cheval, qu'il s'était gravement blessé, on disait même...

AGLAË, l'interrompant du regard.

Quoi !...

BERGERIN.

Non, M. de Rieux n'a point succombé, mais la moitié du bruit n'était que trop réelle. M. de Rieux est très-gravement blessé, si gravement que le médecin ne répond pas de ses jours.

AGLAË.

Que nous dites-vous là ?

BERGERIN.

Je n'ai pas voulu m'en rapporter à des on dit qui auraient pu m'abuser encore. Je suis qu'à Paris une mauvaise nouvelle est si vite grossie et déformée ! J'ai donc préféré ne m'en rapporter qu'à moi-même, et, aussitôt que je l'ai pu, je me suis rendu chez M. de Rieux. Ayant appris que j'étais là, il a témoigné le désir de me voir.

AGLAË.

Ah !

BERGERIN.

Je vivrais cent ans que je n'oublierais jamais le changement qui s'était fait en lui. Il était d'un pâleur livide, et ses grands yeux bleus brillèrent comme deux éclairs, il me dit : « Je suis bien aise de vous voir, maître Bergerin, j'allais vous envoyer chercher. » Cela ne me surprit point, parce que je suis resté son notaire et que je crus qu'il pensait à faire ses dispositions ; mais c'est la suite qui me confondit et qui va bien vous surprendre.

AGLAE.

Tu es toute tremblante, ma pauvre Claire, calme-toi.

BERGERIN.

« Monsieur Bergerin, reprit-il après un instant, vous êtes le meilleur ami et ma femme, je songeais depuis quelques jours à me réconcilier avec elle, on ne devrait jamais attendre une minute pour mettre une bonne pensée à exécution : il est trop tard. »

AGLAE, à Claire.

Du courage.

BERGERIN.

Le médecin s'approcha alors du lit et lui dit de ne point parler, qu'il avait besoin de repos, d'attendre à demain « De-main, dis-tu ? » fit-il avec un sourire triste. « Votre science peut-elle m'assurer d'un lendemain ? non, n'est-ce pas ? Laissez-moi donc remplir mon devoir. » Puis d'une voix plus ferme et en un regardant : « Je suis un grand malheureux, j'ai perdu ma vie et celle de madame de Rieux. Claire calomnieuse, diffamée par moi, a supporté un part du blâme que je méritais seul. Mais la démarche que je tente aujourd'hui doit l'effacer aux yeux de tous : je veux, avant de mourir, me réconcilier avec ma femme. »

CLAIRE, étouffée en cri et se couvrant le visage de ses mains.

Oh !

BERGERIN.

« Je veux me réconcilier avec ma femme, répéta-t-il, et c'est sur vous que je compte pour le lui dire, c'est vous que je charge de me la ramener. » Je ne trouvais rien à lui répondre, je lui serrai la main, et je suis venu.

AGLAE, se levant.

Mon bon monsieur Bergerin ! que ne vous devrions-nous pas ! qui mieux que vous pouvait s'acquitter d'une pareille tâche ? Ah ! que j'ai eu raison de venir, et quel bonheur pour moi, d'assister à leur réunion !

BERGERIN.

Madame de Rieux ne répond pas. (A Claire.) L'attends votre réponse, ma chère enfant.

AGLAE.

Sa réponse n'est point donnée. C'est son mari, il est mourant et il l'appelle. (A Claire.) Hélas-tu ?

CLAIRE.

Ma sœur !

AGLAE.

J'ai peut-être parlé trop vite comme toujours, j'ai suivi l'impulsion de mon cœur. C'est en effet à toi à décider...

BERGERIN, à Claire.

A vous seule.

CLAIRE, se levant.

Où, c'est à moi.

BERGERIN.

Et que comptez-vous faire ?...

CLAIRE.

Mon devoir.

BERGERIN.

Bien ! Mais je dois vous en mesurer toutes les conséquences. Si c'était un simple pardon que demandait votre mari, je vous dirais, fait-il cent fois plus coupable envers vous, je vous dirais : Ne réfléchissez pas, on n'a pas le droit de refuser un pardon au mourant qui supplie. Mais il s'agit d'une réconciliation. Cette réconciliation ne doit pas être envisagée par vous en regard de la mort, mais en regard de la vie. M. de Rieux peut vivre. La prière qu'il m'a faite, le cri qu'il a poussé vers vous, tout vous atteste que son cœur est changé. En allant à lui, vous prenez l'engagement de ne plus le quitter, vous aliérez une seconde fois la liberté que la loi vous a rendue, le jugement qui vous sépare tombe de lui-même. En présence de pareilles considérations un conseil à donner est chose grave. Je ne m'en donnerais pas à ma propre fille. C'est donc à vous de bien consulter votre cœur avant de prendre un parti irrévocable.

CLAIRE.

Monsieur... mon ami, quelle nécessité terrible que celle où me place le hasard ! Il n'y a que Dieu, et quelqu'un encore peut-être, qui sache tout ce que je souffre. Vous me dites de consulter mon cœur...

AGLAE.

Claire !...

AGLAE.

Le cœur ne peut être entendu, quand le devoir parle si haut. Une volonté plus forte que la mienne me soutient et m'entraîne. C'est comme un secours inespéré qui m'arrive au moment où j'en avais le plus besoin. Mes amis (car tous mes amis, et les plus chers, sont ici, près de moi), je le déclare et je le jure, j'ai obtenu mon mari de tous ses torts envers moi et je vais à lui le pardon sur les lèvres et l'oubli dans le cœur.

BERGERIN.

Ma fille ! Ah ! je puis vous donner ce nom. Mon enfant, ma Juliette ne m'est plus étrangère que vous !

AGLAE.

Oh ! vous ne savez pas, vous ne saurez jamais tout ce qu'il lui faut d'énergie et d'abnégation...

CLAIRE.

Ni toi, ma sœur. Mais partons, les forces pourraient me manquer. Je les ai toutes rassemblées pour ce suprême effort. Venez, conduisez-moi près de lui. (Ils sortent tous trois par la gauche.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, seul.

(Il soulève le rideau. Il est trempé et se tord le cou dans une douleur.)

Perdue, perdue pour moi !... J'ai dû respecter son honneur, j'ai dû lui laisser sa liberté, toute sa liberté, et, pais-je-elle à choisir... Choisir ! Oh ! l'enfer est dans ce mot. Il vivra, lui, j'en suis sûr, ce bonheur va le rattacher à la vie. Eh bien ! elle aura du moins quelqu'un à pleurer. (Il se lève vivement par la droite.)

ACTE QUATRIÈME

Un petit salon. A gauche, sur le devant, la porte d'une galerie qui mène aux appartements de M. de Rieux ; sur autre porte. A droite, sur le second plan, la chambre de madame de Rieux ; sur le premier plan, la porte d'entrée.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERGERIN, EDGARD.

BERGERIN, sortant de la galerie et parlant à son domestique. Je reviens... Son repos est trop précieux pour que je le trouble. Je vais dire bonjour, en passant, à madame de Grampe.

EDGARD, entrant par la droite.

Personne pour m'introduire ?... Eh ! c'est le vénérable monsieur Bergerin !

BERGERIN.

Vous ici !

EDGARD.

Moi-même.

BERGERIN.

Vous connaissez donc ?...

EDGARD.

Beaucoup.

BERGERIN, à part.

Il ne nous manquait plus que cela !

EDGARD.

Et je viens savoir des nouvelles de ce pauvre Alphonse.

BERGERIN.

Sortons, je vous en donnerai de toutes fraîches.

Restons, restons plutôt. Le mieux a-t-il continué ?

BERGERIN.

Le mieux a continué.

EDGARD.

Il est donc tout à fait hors de danger ?

BERGERIN.

Tout à fait hors de danger.

EDGARD, respirant.

Ah ! vous me faites plaisir. Ce cher ami ! Avouez pourtant qu'il joue de bonheur. Tout le monde l'avait cru mort, sa femme elle-même. Elle n'aurait peut-être pas consenti à la réconciliation, si elle en avait prévu le résultat.

BERGERIN.

Monsieur Edgard !

EDGARD.

De libre qu'elle était, la recoiffe esclavie. Il n'y a plus à s'en douter. Elle est redevenue en puissance de mari. Mais, voyons, mon cher maître, vous qui êtes l'auteur de cet accident moral,

vous qui les avez réunis, dites-moi, là, sincèrement, comment Claire prend-elle la situation qui lui est faite ?

BERGERIN.

Elle la prend, elle la prend comme elle doit, Monsieur. Madame de Rieux est revenue à son mari de son plein gré et après avoir bien envisagé toutes les conséquences de sa démarche. Depuis huit jours elle entoure monsieur de Rieux des soins les plus tendres, des attentions les plus délicates. Elle a puissamment contribué à le rappeler à la vie et elle ne forme d'autre vœu que de se consacrer à lui tout entière.

EDGARD.

C'est une chose étonnante.

BERGERIN.

C'est une chose toute simple.

EDGARD.

Je ne trouve pas. L'opinion de tous mes amis est contraire à la vôtre. On blâme généralement Alphonse. On prétend qu'il ét-ait tenu de dénouer cette aventure d'une façon moins bourgeoise.

BERGERIN.

Il était tenu de mourir, n'est-ce pas ?

EDGARD.

Ah ! si vous aviez entendu ma tante ! Elle était indignée, elle était furieuse. Elle qualifiait de ruse infernale la guérison inespérée de monsieur de Rieux, elle voulait ouvrir les yeux à la victime. Malheureusement elle part aujourd'hui pour Eng.

BERGERIN.

Vous devriez bien l'accompagner.

Oh ! non, je n'en prive. Cette bonne petite tante m'a pris quelque temps, et nous ne nous voyons plus qu'à distance.

BERGERIN.

Et son mari s'appelle Charles.

EDGARD.

Et ses sœurs s'appellent Jules. (Gavement.) L'i-

BERGERIN.

ous. On doit toujours ignorer ces

EDGARD.

BERGERIN.

Je ne parle pas des noms de baptême, et vous m'entendez fort bien. Mais monsieur de Rieux n'est pas visible, madame de Rieux ne reçoit pas : il est donc inutile que vous alliez chez plus longtemps.

EDGARD.

Oh ! je ne suis pas pressé.

BERGERIN.

Alors, puisqu'il vous plait tant de causer avec moi, je vous prie de vous tenir dans un cercle d'idées plus décentes et plus conformes à mon caractère.

EDGARD.

De quoi souhailiez-vous que je vous parle

BERGERIN.

Eh ! parlez-moi comme tout le monde, de la pluie et du beau temps.

EDGARD.

Le beau temps est donc conforme à votre caractère ?

BERGERIN.

Je ne m'accoutumerez jamais à ce genre de conversation ! (Souriant.) Et me direz-vous au moins comment vous avez vous présenter ici, après ce qui s'est passé, et quelles espérances vous conservez encore ?

EDGARD.

Je vais vous répondre, mais je vais vous scandaliser.

BERGERIN.

Répondez-moi toujours.

EDGARD.

Eh bien ! cher maître, apprenez que mes espérances, un moment obscurcies, brillent à cette heure du plus doux éclat.

BERGERIN, stupéfait.

Pleit-il ?

EDGARD.

Clut ! c'est une confidence.

SCÈNE II.

LES MÊMES, AGLAË.

(Elle sort de chez elle, d'un air triste.)

AGLAË, à Bergerin.

Ah ! j'avais besoin de vous voir. (Appréciant Edgard.) Monsieur. (Le reconnaissant.) Monsieur !

EDGARD.

Madame. (A part.) Ma présence cause une singulière émotion à tout le monde.

AGLAË.

Vous êtes déjà venu plusieurs fois, Monsieur ?

EDGARD.

Tous les jours, Madame.

AGLAË.

Monsieur de Rieux a un air qui l'intéresse tout particulier que vous prenez à sa vie et il m'a chargé de vous dire qu'il vous priait de ne point vous déranger davantage, et qu'il trait, une fois rétabli, vous donner lui-même de ses nouvelles. Vous comprenez ?

EDGARD.

Parfaitement, et puisqu'il est redevenu mari à ce point-là, je ne le reconnais plus pour mon ami. (Bas à Bergerin qui se frotte les yeux.) Voilà des procédés qui me concilieraient toutes les sympathies de sa femme.

AGLAË, complaisant Edgard.

Monsieur.

EDGARD, s'excusant.

Madame. (A Bergerin.) Bonjour.

SCÈNE III.

BERGERIN, AGLAË.

AGLAË.

Nous en voilà délivrés, et je doute qu'il revienne.

BERGERIN.

Oui, croyez cela : Vous ne connaissez pas l'insolence persévérante de ces trouble-ménage. Lorsque vous savez parler...

AGLAË.

Lorsque je serai partie, il aura affaire au mari lui-même, et je vous réponds que monsieur de Rieux n'osera point la plaisanter sur cet article. A quelques mots seulement que j'ai hasardés l'autre jour, il est entré dans une fureur dont j'ai été toute saisie. Ainsi, rassurez-vous, monsieur Edgard Dumarses n'est plus à craindre, et s'il n'y avait que lui...

BERGERIN.

Comment ! il y en a un autre ?

AGLAË.

Non, non, pas précisément. Ce n'est point de cela qu'il s'agit, du reste. Vous devez être surpris de me voir encore à Paris, lorsque mon mari, ma fille, ma maison me rappellent à Dieppe. Si je ne pars pas, monsieur Bergerin, c'est que, depuis deux jours, je ne suis pas du tout contente de mon cher beau-frère. Vous avez vu ses transports de joie et de reconnaissance quand nous lui avons ramené sa femme. Claire elle-même en avait paru touchée. Elle s'était établie à son chevet, et il n'acceptait les potions et les tisanes que lorsqu'elle les lui présentait. Nous étions par délicatesse de faire la moindre allusion au passé ; lui semblait avoir tout oublié. Mais depuis qu'un mieux sensible s'est déclaré, depuis que le docteur nous a dit qu'il répondait de son malade, la fureur et la gêne ont repris le dessus. Claire qui s'en aperçoit se tient moins souvent près de lui ; il ne la cherche plus des yeux, il ne la demande plus, et les voilà déjà comme s'ils étaient réconciliés depuis dix ans.

BERGERIN.

N'a-t-il pas un peu de la faute de votre sœur ? N'a-t-elle pas fait déjà de regretter son indépendance ?

AGLAË.

Elle ? Quelle idée !

BERGERIN.

Ah ! ne savez pas comme elles sont impatientes de toute contrainte ces jolies têtes qui ont respiré le grand air de la liberté parisienne ! Dans le premier moment, Claire a été soutenue par son sacrifice même : il y avait un coupable à absoudre, un mourant à sauver. Mais maintenant que le danger est passé, elle réfléchit ; et bientôt, dans quelques jours, quand il n'y aura plus là qu'un mari bien portant, elle réfléchira encore davantage.

AGLAË.

Ah ! monsieur Bergerin, vous ne connaissez pas ma sœur.

BERGERIN.

C'est peut-être vous qui ne la connaissez plus. Mais taisons-nous, la voici.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CLAIRE.

CLAIRE.

Bonjour, monsieur Bergerin.

BERGERIN.
Bonjour, bonjour, ma chère enfant. Vous passiez chez M. de Rieux?

CLAIRE.
Est-ce qu'il me demande?

BERGERIN.
Non pas, que je sache, mais il est toujours charmé de vous voir. (Haut et de travers.) Il repaît tout à l'heure. Je reviens. Il m'a prié de vous amener une personne...

CLAIRE.
Qui donc?

BERGERIN.
Oh! il m'a expressément défendu de vous la nommer d'avance.

CLAIRE.
C'est bien. Je vous attends ici. (A Aglaé.) Le médecin n'a-t-il été content de la nuit?

AGLAE.
Très-content. M. de Rieux pourra se lever demain, aujourd'hui même.

CLAIRE, à part.
Mes prières ont été exaucées!

BERGERIN, bas, à Aglaé.
Vous voyez comme elle est triste.

AGLAE, de même.
Elle ne peut pas être gaie.

BERGERIN, à Claire.
A bientôt.

CLAIRE.
A bientôt.

SCÈNE V. CLAIRE, AGLAE.

AGLAE.
Prends garde! Dans la situation où tu te trouves, chacun a les yeux sur toi. Cette tristesse à laquelle tu t'abandonnes peut être mal interprétée. Qu'y a-t-il de nouveau? Pourquoi éraimes-tu d'entrer chez ton mari?

CLAIRE.
Il ne m'a pas demandée.

AGLAE.
Cela est-il nécessaire? Je sais aussi bien que toi ce qui se passe au fond de ton cœur, je sais tout ce que tu souffres. Mais n'est-ce donc rien de l'avoir rassuré à la vie, n'est-ce donc rien de lui donner ses yeux et sa reconnaissance et son amour? M. de Rieux dans les premiers jours ne t'épargnait point les bénédictions et les actions de grâces. S'il est devenu tout à coup muet, tendre, moins expansif, ta froideur n'explique-t-elle pas ce changement, ta réserve ne justifie-t-elle pas son silence? Tu ne le vois pas, ma pauvre Claire! tu ne vois pas que ta douleur semble lui reprocher le sacrifice que tu as fait pour lui.

CLAIRE.
Je ne puis vaincre cette douleur et je sens qu'il faut la lui cacher.

AGLAE.
Mais ton absence passera plus haut encore. Je t'en prie, il doit être éveillé, viens.

CLAIRE.
Je ne le puis.

AGLAE.
Ma sœur! je crains à présent de l'interroger. Qu'y a-t-il donc que j'ignore? Est-ce un remords, est-ce un regret? Je m'étais promis de ne jamais revenir sur un sujet pénible, de ne jamais prononcer un nom que tu évites toi-même de prononcer, de ne jamais parler de M. de Kervé dans la maison de M. de Rieux.

CLAIRE, soulevant ses larmes et se jettant dans les bras d'Aglaé.
Ma sœur!

AGLAE.
Chère, chère amie! soulage ton pauvre cœur oppressé, pleure dans mes bras et sans honte et sans crainte. Je voyais bien que tu n'attendais qu'un mot pour répandre ces larmes-là.

CLAIRE.
M. de Rieux sait tout.

AGLAE.
Malheureuse enfant! tu exagères...

CLAIRE.
J'en suis certaine. L'autre soir, nous étions seuls, il me dit: « Je ferais mieux de mourir. » Ces mots me frappèrent au cœur. « Vous seriez libre! » ajouta-t-il en me regardant fixement. Ah! Monsieur, lui dis-je, je jure, si je vous perds... « Je t'accepte point ce serment, reprit-il, vous ne sauriez le

tenir. » J'ai rougi, j'ai pâli, j'ai baissé les yeux devant son regard. Tu es cruel, il s'est dit. Mais cela m'a suffi. J'ai compris qu'on l'avait averti, qu'on lui avait dit... qu'on m'avait accusée enfin.

AGLAE.
Et qui aurait été assez lâche?... Ne soupçonnez-tu personne?

CLAIRE.
Personne.

AGLAE.
Cherchez bien parmi les amis.

CLAIRE.
Parmi mes amis?

AGLAE.
Que sait-on? Le mal est si facile à faire qu'on le fait souvent sans méchanceté, par désarmement. Peut-être aussi que tu le trompes. Peut-être M. de Rieux n'a-t-il point voulu dire ce que tu as cru comprendre. Mais j'entre chez lui, et je n'y reste qu'un instant; car il faut que j'écrive à mon mari.

CLAIRE.
Tu lui as écrit hier.

AGLAE.
Et j'ai encore reçu ce matin une lettre de huit pages. Écoute donc! c'est un homme qui ne peut pas vivre sans sa femme. Il me presse par chaque contrainte de revenir au plus vite.

CLAIRE.
Oh! ne me laisse pas encore!

AGLAE.
Eh bien! je vais lui répondre que je reviens: i quand tu me renverras.

SCÈNE VI.
CLAIRE, AGLAE.
Lui ai-je dit la vérité? doute, ma plus cruelle. Est-ce là ce qui me pèse la surface de mon âme? je n'ose envisager mon avenir. viendra-t-il? C'est un mystère à demander?

SCÈNE VII. CLAIRE, BERTHE.

BERTHE, en domestique.
Elle me recevra, j'en suis sûre. Ne m'annonce pas... Claire!

CLAIRE.
Berthe! Toi, toi!

BERTHE.
O quel bonheur de le trouver seule, de pouvoir te parler! Chère et bonne Claire! je t'en voulais. Parle-moi-moi. Mais des que j'ai appris ce que tu avais fait, ta noble conduite à l'égard de M. de Rieux, je t'ai plus pensé qu'à venir t'embrasser, et ma tante m'y a engagée elle-même. D'ailleurs, j'ai à l'annoncer une grande nouvelle à laquelle tu ne t'attends certes pas après toutes les folles confidences que je t'ai faites, mon mariage.

CLAIRE, se tressaillant.
Ton mariage?

BERTHE.
Oh! ne va pas te l'imaginer ce qui n'est pas. Je suis raisonnable à présent. D'abord j'ai été bien jalouse, j'ai souffert, j'ai juré de ne jamais le voir. Puis j'ai reconnu que toute cette douleur était inutile: il ne le remarquerait seulement pas. Mais son frère, mais ce pauvre Louis! Ah! tu aurais dû louchée comme moi de voir son inquiétude. Il me pressait de questions, il me demandait sans cesse ce que j'avais. Tu juges bien que je ne lui ai pas dit. Mais sans m'en apercevoir j'écoutais chaque jour plus volontiers ses consolations, je me sentais emue à ces douces paroles. Enfin j'ai réfléchi. J'ai compris qu'il est plus facile d'aimer les gens qui nous aiment que de nous faire aimer de ceux qui ne nous aiment pas, et un matin que ma tante me disait: « Eh bien! petite, quand épouseras-tu Louis? » Je lui ai répondu: Quand il vous plaira, ma tante.

CLAIRE, l'embrassant avec effusion.
Chère enfant!

BERTHE.
Voilà le prétexte dont je me suis servie pour venir jusqu'à toi; écoute maintenant quel est le motif qui m'amène.

CLAIRE.
Le motif?

CESTE.

Où. J'ai été si franche avec toi du jour où je t'ai retrouvée, que tu me pardonneras de l'être encore. Écoute donc. Henri vient chaque semaine, à jour fixe, embrasser sa mère, et j'aurais, en aucun temps, il n'a manqué à ce devoir. Eh bien! c'était hier son jour, il n'est pas venu. Claire paraît et la seconde avec elle. Ma tante et Louis s'en sont donnés. Mais comme ils ne savent rien, comme ils ne savent pas jusqu'où le désespoir peut l'entraîner, ils se sont dit : C'est qu'il viendra un autre jour. Je l'attendais ce matin : personne! Alors, je n'ai plus été mistress de mon inquiétude, j'ai cru que tu saurais peut-être quelque chose, et voilà ce que je viens demander.

CLAIRE.

Je ne sais rien.

BERTR.

Mon Dieu!

CLAIRE.

Le jour où un premier soupçon est entré dans ton cœur, tu as deviné, tu as prévu tout ce qui devait arriver. Eh bien! sache-le donc, Berthe, la question que tu m'as posée, je brûlais de te l'adresser. Tu crains, je te le disais, la douleur, je l'éprouvais; les angoisses; mais mille fois plus poignantes, mille fois plus horribles. Qu'est-il devenu? Que deviendra-t-il? Tu te demandes cela depuis hier, je me le demande depuis huit jours. Depuis huit jours je dévore cette terreur, depuis huit jours je cache à tous les yeux la torture que cette pensée me fait subir. Mais nous avons tort sans doute. M. de Kerjéus oublie, se console. Notre cœur a plus de mémoire que celui des hommes.

BERTR.

Tu ignores donc combien il t'aime?

CLAIRE.

"Aie-loi, oh! loi-loi! Va, je mensais. Je n'en suis que trop sûr. Mais nous ne pouvons plus longtemps supporter un tel secret. Que son frère aille à son hôtel de demande-le lui à la fois, et... Quelque mal! C'est monsieur Bergerin. M. de Kerjéus... Ah! Berthe l'espère aussi, comme un cri et..."

SCÈNE VIII.

Le baptême. BERGERIN, LE COMTE.

BERGERIN.

Entrez, monsieur. Je vais vous annoncer à M. de Rieux.

CLAIRE, se levant.

A M. de Rieux?

BERGERIN.

Où, monsieur. C'est la personne que votre mari m'a chargée de vous amener.

CLAIRE, à part.

Dites-moi, vous dites que c'est M. de Rieux qui vous a chargé de venir?

BERGERIN.

Sans doute. (A Claire.) Veuillez m'attendre un instant. (Il sort.)

BERTR.

Adieu, ma bien-aimée! Que j'ai été bien inspirée de venir! Adieu, ma bien-aimée! Votre mère et Louis ont été bien inquiets de ne vous pas voir.

LE COMTE.

Je ne sais si cela me sera possible.

CLAIRE.

Oh! tâchez!

SCÈNE IX.

CLAIRE, LE COMTE.

CLAIRE.

M'expliquez-vous comment, pourquoi vous êtes ici?

LE COMTE.

Je suis ici parce que M. de Rieux m'a prié d'y venir.

CLAIRE.

Lui!

LE COMTE.

Il est instruit de tout.

CLAIRE, à elle-même.

Ah! j'en étais bien sûre!

LE COMTE.

On lui a dit une vérité, que je vous aime, et un mensonge, que vous m'aimez.

CLAIRE, éperdue.

Quelle lumière! voudrait-il... Non, il est souffrant, il ne

peut sortir encore, je n'ai point à redoubler ce nouveau malheur.

LE COMTE.

Je ne devine pas où s'égarent vos pensées, Madame. Vous avez l'air de trébucher encore pour les jours de M. de Rieux, le danger est passé pourtant. Les hommes de l'art l'avaient condamné, vous avez fait un miracle, vous l'avez sauvé, tout le monde doit vous en féliciter.

CLAIRE.

Et je m'en félicite moi-même la première. J'avais craint de ne point apporter près de ce lit de souffrance un esprit assez ferme, un cœur assez calme. Je m'accusais de lâcheté et de mollesse; je me reprochais de m'être sacrifiée en plaignant et d'avoir rendu par là le sacrifice inutile. Le ciel m'a épargné le plus affreux des remords... Mais, je vous en supplie, n'abusez pas plus longtemps du trouble où me jette votre présence. Vous m'avez dit, je n'ai pas bien compris, vous m'avez dit que M. de Rieux vous avait fait appeler...

LE COMTE.

Je suis heureux, Madame, de vous trouver en paix avec vous-même et de voir qu'il n'y a rien dans ce passé d'hier, déjà si vieux pourtant, qui soit digne de vous arracher un regret. Ma présence vous gêne et vous gêne, je n'ai pas été libre de vous l'épargner, j'ajoute vous-même. Voici ce que m'écrivit M. de Rieux : (Il lit une lettre de sa poche à lui.) M. le comte, une lettre sans signature est venue irriter mes souffrances et empoisonner les plus doux instants de ma vie. On prétend que madame de Rieux regrette au fond du cœur l'heureux résultat des soins qu'elle me prodigue. Si vous voulez prendre la peine d'accompagner demain chez moi M. Bergerin, j'espère vous donner la preuve du contraire.

CLAIRE, à elle-même.

Je me perds dans mes craintes et ne sais plus quel malheur appréhender.

LE COMTE.

La preuve du contraire! C'est-à-dire qu'il me prouvera à quel point vous l'aimez.

CLAIRE, éperdue.

De grâce!...

LE COMTE.

C'est-à-dire qu'il établira qu'on me trahissant pour lui vous n'avez écouté que le cri de votre cœur.

CLAIRE.

Henri!

LE COMTE.

Oh! qu'il me la donne, cette preuve! qu'il me la donne, j'en ai besoin, j'en ai besoin comme un signal de délivrance.

CLAIRE.

Malheureux! Quelle menace suspendez-vous encore sur mon avenir! Vous me reprochez le devoir que j'ai rempli, la vie que j'ai sauvée. Mais m'avez-vous arrêtée, lorsque j'y courrais à ce devoir cruel? Vous êtes-vous précipité entre ce mourant et moi? Non, vous êtes là cependant. Mais votre conscience vous a retenu, vous avez senti que votre amour n'avait plus aucun droit à cette heure solennelle. Ne me dîtes pas que ce fut pour megarmer mon honneur. N'en avez-vous point déjà exigé le sacrifice? Est-ce ma faute si la Providence s'est jetée à la traversée de vos desirs, est-ce ma faute si le ciel m'a sauvée lorsque je me perdais pour vous!

LE COMTE.

Claire!

CLAIRE.

Ah! je ne suis plus pour vous que madame de Rieux, vous n'êtes plus pour moi que le comte de Kerjéus. Ce qui se passe me semble un rêve, je ne sais comment il se fait que je m'entre-tienne seule avec vous, en ce moment, dans cette maison, si près de celui... (Versant ses regards.) Mais nous allons savoir peut-être le mot de cette énigme.

SCÈNE X.

LES MÊMES, BERGERIN.

BERGERIN.

Ah! Madame, que j'étais loin de m'attendre au projet de monsieur de Rieux! C'est une chose si bizarre, c'est un si singulier service que votre mari réclame de moi! J'ai refusé d'abord d'être son interprète, mais il a insisté de manière à triompher de tous les refus. Il vient d'échapper votre secret. Il a voulu que vous fussiez seule avec monsieur le comte et moi, qu'il considère, dit-il, comme vos meilleurs amis. Vous ne verrez, du reste, dans sa conduite qu'un excès de délicatesse et de

générosité. Car il vous aime ardemment, il vous aime autant qu'il vous estime; il me l'a répété à plusieurs reprises. Mais il se fait des scrupules, il croit que vous n'avez obéi en venant à lui qu'à un sentiment de pitié; et maintenant que, grâce à vous, le voilà presque entièrement rétabli, il craint de vous retenir malgré vous, et si vous préférez, comme si c'était probable, retourner vivre seule, loin de lui...

LE COMTE.

Qu'entends-je!

CLAIRE.

Loin de lui?

BERGERIN.

Ah! je lui disais bien qu'il se trompait.

LE COMTE, aside.

Vous êtes libre! il vous rend votre liberté!

BERGERIN, secrete.

Que dites-vous?

LE COMTE.

Une pareille joie m'en serait réservée!

BERGERIN, comprenant tout.

Oh! (il s'écartere lentement.)

CLAIRE.

Ah! revenez à vous, monsieur le comte! M. de Rieux vous appelle, il m'offre devant vous ma liberté d'hier. N'est-ce pas me dire : vous serez libre, à condition de respecter mon honneur? N'est-ce pas me dire : je vous rends votre liberté pour vous, afin de vous rappeler que je ne puis vous la rendre pour d'autres? (Le comte demeure assis.) Cependant promettez vous-même. Si vous croyez que mes sentiments m'imposent l'obligation de le quitter encore, je m'éloignerai sans retour, puis-qu'il le permet et que vous l'avez ordonné. Mais en ce cas je jure, pour m'acquitter aussi envers M. de Rieux, je jure de disparaître du monde et de ne vous revoir jamais.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, AGLAË.

AGLAË, sortant de chez elle.

Claire... (Reconnaissant le comte.) Monsieur le comte ici!

CLAIRE.

Oui, ma sœur, et c'est à lui que j'ai remis la décision de mon sort.

AGLAË.

A lui? à lui!

LE COMTE, à Aglaë.

Ne craignez plus rien, Madame, son sort est décidé. Il est des instants où les passions se taisent, où l'abnégation nous élève au-dessus de nous-mêmes, où nous nous sentons plus dignes de l'objet aimé en y cédant. Il est vrai que ces instants sont rapides et que la vie est longue. Qu'importe! Je n'ai pas le droit d'exiger d'inutiles sacrifices. (A Claire.) Restez ici, Madame, c'est ici votre place.

AGLAË, lui tendant la main.

Ah! Vous êtes digne d'elle. (Elle baise la main d'Aglaë pendant que Claire pressent celle de sa sœur.)

BERGERIN, très ému et serrant à son tour la main de comte.

J'ignorais tout, monsieur le comte. Mais je vais dire à M. de Rieux que vous êtes un homme de cœur. (Aglaë et Bergerin se trouvent alors sur la seconde plus à gauche; Claire et le comte un peu plus sur la droite au milieu du salon.)

CLAIRE, d'une voix basse et tremblante.

J'attends de vous une dernière grâce.

LE COMTE.

Laquelle?

CLAIRE.

Promettez-moi de vivre.

LE COMTE, tremblant, la regardant et dit :

Je vivrai.

77177

FIN.

1058